

Balade en images en Pays d'Argentan



**Exposition
du 12 avril au 14 juin 2008**

L'Église Saint-Germain

La légende fait remonter la fondation de l'église Saint-Germain à la venue de l'évêque d'Auxerre, saint Germain, à Argentan en 435.

Il revenait alors d'Angleterre où il s'était rendu pour combattre le moine hérétique Pélage. Probablement antérieure, comme l'atteste son vocable typique du VII^e siècle, l'église n'apparaît cependant dans les textes qu'au XI^e siècle.

La construction de l'édifice actuel s'est échelonnée de la seconde moitié du XIII^e siècle à la première moitié du XVIII^e, tout en conservant une unité architecturale.

Mi-gothique, mi-classique, Saint-Germain illustre l'évolution de l'activité et de la création artistiques locales pendant plus de trois siècles. De nombreuses inventions architecturales y sont d'ailleurs visibles. Longue de 70 mètres et large de 35 mètres, l'église est composée d'une nef de 6 travées, flanquée de bas-côtés sur lesquels s'ouvre une série de chapelles, d'un transept aux bras profonds, d'un chœur composé de quatre travées droites et d'un rond-point bordé par un déambulatoire desservant onze chapelles. L'élévation comporte, comme dans toute église normande, trois niveaux : grandes arcades, triforium et fenêtres hautes.

À la fin du XV^e siècle, deux donateurs, la famille Pitart et le duc d'Alençon René II, permettent l'avancement des travaux, qui sont ralentis au XVI^e siècle par les guerres de religion.

En 1596, Guillaume Cresté est chargé de la poursuite de la construction.

Il est remplacé en 1609 par l'architecte Jacques Gabriel qui s'est rendu célèbre, notamment, par la construction de l'Hôtel de Ville de Rouen.

Il est à l'origine d'une dynastie d'architectes royaux qui a profondément influencé l'art français de 1670 à 1782.

En 1631, son fils, Maurice Gabriel, est à son tour nommé à la tête du chantier. Il achève le grand clocher, réalise la chapelle de Montreuil et son retable, ainsi que celui de la chapelle Sainte-Anne, dans le bras nord du transept.

L'achèvement complet de l'église date de 1732 (dôme de la tour carrée).

L'église Saint-Germain est classée Monument Historique en juillet 1886.

De 1899 à 1914, l'État entreprend de nombreux travaux de restauration. Les bombardements de l'été 1944 font subir de très graves dégâts au bâtiment : toiture, charpente et vitraux détruits, voûtes crevées. Les travaux de restauration dureront jusque dans les années 1990.

Quelques éléments remarquables de l'église Saint-Germain : l'âne du pilier daté de 1488, réalisation de Jehan Le Moigne de même que le porche richement sculpté et placé sous le clocher nord ; la clef pendante de la voûte du chœur, réalisation de Guillaume Cresté, jugée comme exceptionnelle ; la voûte plate clavée faite de caissons en léger relief, ornée de fins motifs floraux, réalisée dans la chapelle axiale par Jacques Gabriel en 1610 ; la voûte du grand clocher, signée Maurice Gabriel ; la magnifique tour-lanterne ; le chevet, réinterprétation originale de l'architecture gothique ; les vitraux du chœur créés par Léon Zack (exécutés par sa fille en 1981) ; le mobilier : grilles du chœur (1741-1742), stalles (1637), retables du XVII^e siècle et retable du maître-autel (1680).



L'Âne du pilier de l'église Saint-Germain

Le pilier nord-ouest de la croisée du transept de l'église Saint-Germain est orné d'un âne accroupi, souriant et bêté. Il comporte également une inscription, riche d'enseignements.

Elle nous apprend, en effet, la date de réalisation de l'âne ainsi que celle du renforcement du pilier qui le porte, renforcement destiné à supporter le poids de la tour-lanterne : **1488**. Le nom du maçon est également mentionné : "Jehan Le Moyne" tout comme celui du généreux donateur, Jean Pitart, écuyer et bourgeois de la ville. Ce dernier, son père Jehan, -- à la mémoire de qui le pilier est élevé -, et son fils dénommé Guyot participent activement au chantier de l'édifice. Ils financent un pilier de la nef, une cloche, un vitrail représentant le Sauveur et font même don d'un bénitier.

Mais pourquoi un âne ?

Le choix du sujet serait le rappel d'une légende miraculeuse : *Invité à la cour de Ravenne par la reine Placidie, Germain s'y rendit à dos d'âne. Mais l'animal mourut pendant le repas offert à son maître. Alors que la reine mettait à la disposition de l'évêque un magnifique cheval, il enjoignit au cadavre de se lever, ce qu'il fit comme si rien ne lui était arrivé.*

Au cours des bombardements de 1944, l'âne est décapité, pour être restauré par la suite.



L'Église Saint-Martin

Le style de l'église Saint-Martin (dite aussi Saint-Martin-des-Prés) est à la charnière du gothique finissant et des formes nouvelles de la Renaissance.

Long de 45 mètres, l'édifice est composé d'une nef de cinq travées bordée de collatéraux, d'un transept et d'un chœur court qui s'achève sur un chevet à déambulatoire polygonal dépourvu de chapelles.

Les parties basses de la nef, le chœur et le clocher octogonal situé à l'angle nord-ouest de la nef, datent des années 1480.

Le chevet et le bras du transept nord sont réalisés dans les années 1490.

Une seule travée, repérable à son triforium flamboyant, date de cette première campagne de construction. Les autres travées présentent un triforium Renaissance.

Les fenêtres hautes mélangent le gothique flamboyant et des formes typiques du XVI^e siècle.

Le vitrail central du chœur, financé par l'abbaye de Saint-Wandrille, patron spirituel des églises argentanaises, est mis en place en 1516. Il représente la mort du saint patron de l'église et des moines en prière.

Les très beaux vitraux des fenêtres hautes du chœur sont datés entre 1540 et 1550. Ils représentent des scènes de la vie du Christ (Cène, Condamnation de Jésus par Pilate, Portement de croix, Crucifixion, Descente de croix, Ascension, Pentecôte). Ils sont retirés, en décembre 1943, à la demande d'un officier allemand.

Les vitraux des bas-côtés donnent à voir des scènes de la vie de saint Martin. Ils sont détruits en 1944.

La construction de l'église Saint-Martin ne s'achève qu'au XVII^e siècle avec le voûtement de la nef, la construction du portail en anse de panier (1665) et de la chapelle jouxtant le bas-côté nord, la mise en place d'une chaire en 1655 et d'un orgue en 1637.

L'église Saint-Martin est classée Monument Historique depuis 1862.

L'église Saint-Martin est probablement de fondation très ancienne. Si la tradition aime la faire remonter à la venue de saint Martin, vers 360, son existence n'est attestée qu'en 1074.

La guerre de Cent Ans entraîne la destruction partielle du chœur de l'église Saint-Martin sur lequel vient s'appuyer un bastion.

Lors des guerres de religion, l'église subit l'occupation et les dégradations de Gabriel de Montgommery (1568). Ce dernier installe ses canons sur la plate-forme du clocher pour tirer sur la garnison royale et mécontent de ne pas s'emparer de la ville, il met le feu à l'église. C'est à la suite de cet épisode que le trésorier de Saint-Martin reçoit l'ordre du gouverneur d'Argentan de retrancher quarante marches au clocher afin de ne pas gêner l'artillerie (1589).

En 1701, une tempête endommage le haut de la flèche et en 1735, l'édifice est frappé par la foudre.

Après la Révolution, l'église sert, jusqu'en 1801, au stockage de paille et de foin.

En 1935, la foudre frappe la flèche, crevassée sur 5 mètres.

Le territoire paroissial d'Argentan comportait deux églises mais une seule cure (qui dépendait de l'abbaye de Saint-Wandrille). Ce fait est à l'origine d'un antagonisme continu entre Saint-Martin et Saint-Germain depuis la fin du XVI^e siècle, chacune voulant la préséance lors des processions et cérémonies.

Saint-Martin devient enfin paroisse distincte à la suite d'une demande des habitants, présentée à l'évêque de Séez en 1884.



Le Palais de Justice

La Chapelle Saint-Nicolas

Ce que nous appelons à Argentan LE PALAIS DE JUSTICE en référence à sa fonction contemporaine, est en fait l'ancien château, demeure des comtes puis des ducs d'Alençon, seigneurs du lieu.

Pierre II de Valois (1340-1404), comte d'Alençon et seigneur de Fougères (1368-1404), est à l'origine de la construction du château et de la chapelle Saint-Nicolas. C'est le 26 février 1372 que Marie de Montmorency cède à Pierre II la châtelainie d'Argentan pour 6 000 livres tournois.

La ville bénéficie d'une position centrale dans la région et dans l'apanage d'Alençon. **Le comte en fait, dans les années 1380, sa résidence principale ainsi que le centre administratif et politique du comté.**

Pierre II fait construire un palais au goût du jour pour remplacer l'ancienne demeure des rois d'Angleterre datant du XII^e siècle. Il sépare la zone résidentielle de la ville par un mur, une porte monumentale donnant accès à la cour castrale. Marie d'Espagne, sa mère, la dote d'une horloge mécanique. Fierté des habitants d'Argentan, la sonnerie en est détruite en 1727 de même que la Tour de l'Horloge.

À partir de la fin du XVI^e siècle, l'édifice sert de logement aux gouverneurs de la ville qui y séjournent rarement.

Le château abrite le Palais de Justice depuis 1827. Il est classé Monument Historique en 1889. Il a subi d'importants remaniements à partir du XIX^e siècle et notamment après la Seconde Guerre mondiale.

Le bâtiment de logement, édifié par Pierre II, s'accompagne d'un lieu de culte qui, lui aussi, remplace une ancienne chapelle des rois d'Angleterre : LA CHAPELLE SAINT-NICOLAS.

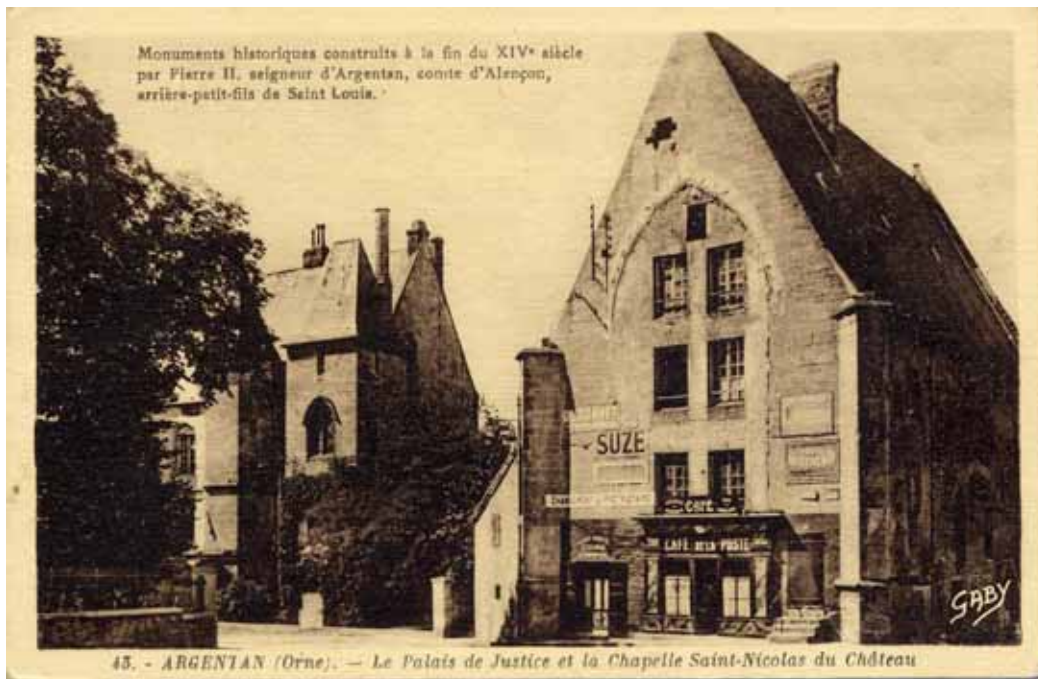
De moins en moins utilisée au XVI^e siècle, elle est désaffectée au XVII^e siècle. L'édifice sert de magasin à fourrages. Restaurée en 1689 par des Jésuites, la chapelle est amputée de son transept nord vers 1727 lors du percement de la rue adjacente. Puis, elle est à nouveau désertée après 1753.

Pendant la période révolutionnaire, elle sert de grange à foin, d'abri pour les cloches de la ville, puis d'écurie. Grenier à sel, puis magasin de faïencier en 1818, son étage est séparé en chambres.

Salle de spectacle, temple protestant, salle de répétition d'une société de musique, **elle est finalement acquise par la municipalité en 1925 et inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques, le 19 juillet 1925.**

Avant la Seconde Guerre mondiale, elle abrite un "café de la Poste", une remise de bois, des bancs et étals pour le marché, une boutique de primeurs. Ses murs se couvrent de diverses publicités et affiches.

Après les bombardements de 1944, les Argentanais et le syndicat d'initiative se mobilisent pour préserver la chapelle Saint-Nicolas très endommagée. Sauvée par une pétition en 1948 et un recours auprès du Préfet, **elle est restaurée et accueille la bibliothèque municipale en 1962 puis actuellement l'Office de tourisme.**



L'Hôtel de Ville Le Champ de foire

Le Couvent des Dominicains (appelés aussi Jacobins), fondé à la fin du XIII^e siècle et ruiné par la Révolution, avait été démoli en 1824.

C'est à sa place qu'est posée la première pierre de l'Hôtel de Ville, le 25 mai 1826. Les travaux sont quasiment terminés en 1832. En octobre de la même année, on envisage l'aménagement de la place de l'Hôtel de Ville. Les travaux ont lieu de 1833 à 1837.

Le Champ de foire est aménagé dans les années 1820. En 1900, la municipalité projette l'achat d'un des kiosques à musique de l'Exposition universelle. Le kiosque est finalement construit en 1911. L'harmonie municipale y donne fréquemment des concerts.

Une piste circulaire est, en outre, entretenue pour diverses compétitions, notamment des courses cyclistes.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'Hôtel de Ville est démoli, bien que relativement peu endommagé. La mairie est installée, en mars 1945, dans un baraquement rue Pierre-Ozenne.

Le nouvel Hôtel de Ville est inauguré le 29 septembre 1957, en même temps que le Monument départemental de la Résistance, place du Maréchal-Leclerc. Les travaux sont menés selon les plans de l'architecte de la ville, Roland Geffroy, nommé en août 1948.

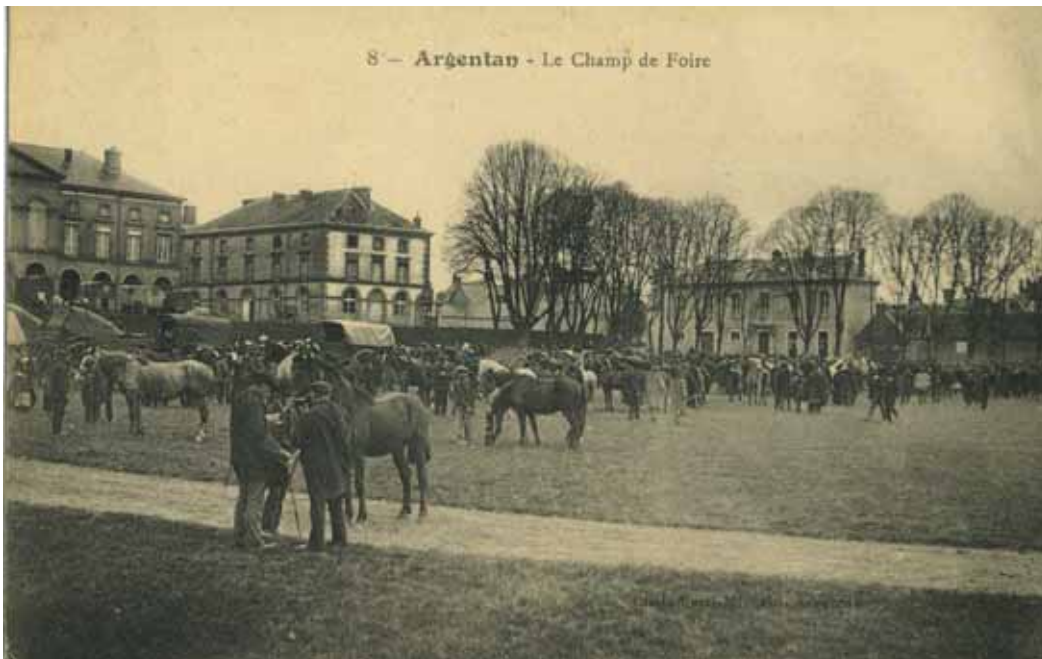
"L'Hôtel-de-Ville d'Argentan présente au rez-de-chaussée, une vaste halle destinée aux grains ; à gauche, se trouve une salle d'étude pour la fanfare municipale de la ville ; à droite est le commissariat de police.

Par un large escalier établi de chaque côté, l'on accède au premier étage, à la salle des Pas-Perdus, vestibule immense donnant accès aux bureaux de la mairie, au musée, aux tribunaux de commerce et de paix, à la salle des élections et de mariages, puis à la bibliothèque communale. Là, l'œil du touriste doit être satisfait : les manuscrits en ordre y sont joliment alignés...

Le parc des Jacobins, anciennement planté de vignes, forme aujourd'hui une immense promenade publique entourée de murs. Le milieu sert de champ-de-foire pour la vente des chevaux et des bestiaux ; puis encore, de place d'armes, et par cela même cette place est aussi dénommée Champ-de-Mars.

Ce Champ-de-Mars est entouré de jolies promenades, disposées en avenues et quinconces, ombragées par de nombreux tilleuls et marronniers."

Extrait de : Notice historique sur la ville d'Argentan depuis sa fondation jusqu'à nos jours : ses monuments, sa population, son commerce et son industrie / [Pigeon ; revu et complété par Albert Meinadier].- S.l : S.n., [1887].- p.350-408 ; 30 cm.



La Tour Marguerite

La tour Marguerite, seul vestige de l'enceinte qui entourait la ville à l'époque médiévale, a été construite dans les années 1360, la partie haute et la toiture datant du XV^e siècle. Alors appelée Grosse tour, elle est par la suite baptisée Tour au Febvre au XVII^e siècle puis tour Marguerite. Le nom fait peut-être référence à Marguerite de Lorraine (1463-1521), duchesse d'Alençon, fondatrice d'un monastère de Clarisses à Argentan.

D'après l'historien local J.-A. Germain, cette dénomination viendrait d'une Marguerite, dame âgée qui aurait habité la tour pendant de longues années. Il existe aussi une légende d'une belle et riche orpheline emprisonnée dans la tour par un oncle tyrannique.

La tour compte quatre niveaux, elle mesure trente mètres de haut pour dix de diamètre. À vocation défensive, elle est munie de meurtrières, de mâchicoulis et d'un chemin de ronde. Depuis la fin du XVI^e siècle, les fortifications sont négligées.

Louis XIV la cède aux habitants pour y enfermer les "filles débauchées". Vers 1765, la tour Marguerite sert de "magasin de ville", ce qui la sauve probablement de la destruction. La tour a également servi au casernement des troupes ou comme lieu d'asile pour les indigents de passage. Dans *L'Annuaire d'Argentan* pour 1886, on peut lire à l'article tour Marguerite : "*Ce monument situé à Argentan, rue du Vicomte, et remarquable par ses souvenirs historiques sert aujourd'hui de Violon municipal*". Jusqu'en 1935, un gardien occupait un logement au premier étage, le rez-de-chaussée servant de salle d'accueil ou de "chambre de dégrisement".

Des réfections de la maçonnerie et de la toiture sont effectuées entre 1884 et 1918. L'éclairage électrique est installé en 1925. Après la Seconde Guerre mondiale, la tour, privée de toiture, doit être mise hors d'eau.

Inscrite depuis 1926 à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques, elle n'est classée que le 9 septembre 1963. La restauration de la tour Marguerite est enfin engagée en 1990.



La Colonne des Trois-Croix

La colonne détruite en 1944 date de la fin du XVIII^e siècle. Elle a succédé à trois croix dont aucune représentation ne nous est parvenue et dont l'origine reste obscure. Citées dès le XIII^e siècle, ces trois croix marquaient peut-être l'entrée Est de la ville.

Des archives de l'Hôtel-Dieu Saint-Thomas mentionnent la présence, en 1406, d'un petit tertre surmonté de trois croix de pierre, lieu où l'on prêchait. Il est détruit à la fin du XVIII^e siècle lors du percement de la route de Paris.

On fait alors ériger un imposant monument (7m33 de hauteur, 60cm de diamètre), **orné de trois croix de fer**, dont la première pierre est posée par le maire le 23 novembre 1771, comme indiqué sur la plaque de cuivre placée dans les fondations :

Recto : "Ce monument de piété a été érigé en l'année 1771 par la Ville d'Argentan sous les auspices de MM. de Cromot Conseiller d'Etat et seigneur dudit Lieu et Jullien, Intendant de la Généralité d'Alençon, pour perpétuer la mémoire des 3 Croix qui existoient icy".

Verso : "Cette prem^{re} pierre qui est la base du Monument des 3 Croix a été posée par M. Pierre de la Loe, maire, accompagné de MM. J. Poulin de Jonceray, L. Barbot, Ai. Lautour et F. Belsais, Echevins, d'Argentan, le 23 décembre 1771".

En 1793, la colonne perd ses attributs royaux (armes et écussons). Le carrefour est modifié en 1859 avec la création de la rue de la République, première déviation de la ville. En 1867, la colonne reçoit 3 lanternes. Puis le socle s'égaie d'affiches diverses. **Le 15 octobre 1934, le monument est classé par le Ministère des Beaux-Arts, ce qui n'empêchera pas sa destruction en 1944. Seul le toponyme a survécu.**



Le Cadran Léroto

Joseph Richard Léroto*, né en 1791 dans le Calvados, vivait à Argentan, rue du Beigle. En 1825, cet homme excentrique à la barbiche pointue est chargé par la Ville du remontage et de l'entretien des horloges argentanaises, celles de Saint-Germain, de Saint-Martin et du Collège. Bon vivant, horloger de talent et inventeur, il crée en 1843 pour le Collège, une horloge pourvue de cadrans astronomiques et géographiques.

Il invente un cadran suspendu qu'il place en vis-à-vis de sa maison, avant de le transporter rue de la Chaussée. L'horloge est équipée d'une sonnerie. Son mouvement est extérieur au cadran et les aiguilles sont actionnées au moyen d'un câble. Monsieur Léroto reçoit les félicitations de la Ville pour ce cadran, qui fait l'admiration de Louis-Napoléon Bonaparte lors de son passage à Argentan en septembre 1850.

Léroto construit alors une réplique du premier cadran. Il en fait don à la ville qui le fait placer devant le grand portail de l'église Saint-Germain, le 15 août 1854. C'est notre actuel "cadran Léroto", dont la forme s'inspire de la Légion d'Honneur, bien qu'il comporte une branche supplémentaire. Il est surmonté d'un aigle aux ailes éployées, emblème des seigneurs de la ville au Moyen Âge et symbole de la ville depuis 1827. En bois, il mesure 2,20 mètres sur 1,42 mètre. Monsieur Léroto meurt le 19 mai 1865.

* Les sources utilisent indifféremment deux orthographes : Léroto ou Lerot.

Soumis aux intempéries, le cadran, malgré plusieurs remises en état (1887, 1898, 1910), menace ruine entre les deux guerres. Refait en 1930, il s'arrête à nouveau en 1932. Grâce à une souscription publique, le Syndicat d'Initiative d'Argentan le fait restaurer en 1934 et assure la mise en place d'une horloge neuve avec des perfectionnements modernes.

Les bombardements de l'été 1944 obligent à descendre le cadran qui est déposé au Collège. Dans les années 50, il est restauré et retrouve sa place rue Saint-Germain. Le cadran, de plus de cent kilos, est à nouveau déposé en juin 1981, à la suite d'une tornade. Une réplique fidèle en est alors réalisée par les services techniques municipaux. Avec son nouveau mécanisme électrique, il est remis en place en juin 1982.



Le Monument aux morts

L'emplacement qu'occupe le monument commémorant la Première Guerre mondiale à Argentan a été l'objet, pendant plus d'un an, de débats au conseil municipal. Finalement, en mars 1921, ce dernier décide d'exclure le boulevard Mézeray (actuel avenue du Général-de-Gaulle) et la place de l'Hôtel de Ville pour dresser le monument dans le jardin public situé près de la Poste, où il viendra prendre la place du Monument Mézeray. Sa réalisation est confiée à l'architecte Félix Besnard et aux sculpteurs Charles Sarrabezolles et Paul Silvestre. **L'inauguration est célébrée le 21 octobre 1923, sous la présidence d'André Maginot, ministre de la Guerre. Cent-quarante-six noms sont gravés sur le monument.**

Extrait du Journal de l'Orne* du 27 octobre 1923 :

"Au-dessus d'un large socle en granit de Vire, se détache une colonne prismatique, portant une victoire en bronze aux ailes déployées, œuvre du sculpteur Sarrabesolles. Cette victoire, d'une magnifique envolée, est vêtue à la grecque. Elle semble se poser sur le Monument ; elle tient dans ses bras tendus deux couronnes de bronze doré, suprême hommage rendu aux enfants d'Argentan, morts pour la Patrie.

Le centre de la composition est occupé par un grand bas-relief encastré dans le granit, œuvre du sculpteur Silvestre : la ville d'Argentan, sous les traits d'une femme casquée, tenant un bouclier aux armes de la ville, accueille le Poilu victorieux, appuyé sur son arme, dans l'attitude du repos après ses combats ; elle lui tend une palme symbole de la victoire. Dans le fond du bas-relief, entre les deux personnages se silhouette la ville d'Argentan avec ses clochers. À droite et à gauche du bas-relief sont disposés les noms des Morts sur des plaques de bronze".

*D'après : Les Monuments aux morts dans l'Orne : pour le deuil ou pour l'exemple ? / Gérard Bourdin, p. 84, In : Le Pays Bas-normand, n°203, 1991, n°3.



Le Monument Mézeray

En 1866, est érigé à Argentan un monument en l'honneur de Mézeray et de ses frères.

François Eudes de Mézeray (1610-1683) est historiographe de Louis XIV, auteur d'une Histoire de France qui marqua son temps, secrétaire perpétuel de l'Académie française, mais aussi frondeur, auteur de pamphlets et bon vivant.

Son frère aîné, Jean Eudes (1601-1680), fondateur de l'Ordre des Eudistes, a été canonisé le 31 mai 1925 par Pie XI.

Le frère cadet enfin, Charles Eudes d'Houay (1611-1679), était, comme leur père Isaac, chirurgien à Argentan, où il lutta notamment contre la peste en 1638.

La conception et l'histoire de ce monument ont été semées d'embûches et de mésaventures. Le projet a été initié en 1841 par l'écrivain Gustave Le Vavasseur, le comte Marie-Gustave de Vignerot et Philippe de Chennevières de Pointel, inspecteur des Musées de province. Edmond Le Harivel-Durocher, statuaire réputé, est chargé de l'exécution du buste.

Le projet est d'abord reçu dans une indifférence générale avant d'être éclipsé par la Révolution de 1848. En 1852, le sculpteur se voit enfin attribuer la commande d'un buste de Mézeray par le Ministère de l'Intérieur. Mais les trois ambitieux initiateurs souhaitaient un monument plus imposant et incluant la mémoire des deux frères. L'argent manquant, on néglige la qualité des matériaux. L'emplacement même du monument est vivement discuté. Entre-temps (septembre 1853), des médaillons de terre cuite à l'effigie des trois frères ont été apposés sur leur lieu de naissance, à Ri. Enfin, le 16 septembre 1866 a lieu, en grande pompe et sous la pluie, l'inauguration du monument final, place de l'Hôtel de Ville.



Les deux personnages allégoriques entourant le buste (l'Histoire et la Vérité) s'abîment très vite et sont retirés. **En 1886, le monument, jugé encombrant, est transféré dans le jardin public situé entre le Palais de Justice et l'actuelle Poste.** Le piédestal est alors vendu afin de financer le déménagement. Couvert de mousse et très apprécié des oiseaux, **le buste est à nouveau déplacé en 1923 pour prendre place dans le jardin de Saint-Martin.** L'emplacement est bientôt occupé par le Monument aux Morts !

Le Buste de Gustave Le Vasseur

Gustave Le Vasseur s'est éteint à la Lande-de-Lougé, le 9 septembre 1896. Le 20 octobre 1898, après deux jours de commémoration, un buste à sa mémoire est inauguré à Argentan, place du Collège.

Une importante foule et de nombreuses personnalités y étaient rassemblées : l'académicien d'Audiffret-Pasquier, le comte de Contades, président de la Société Historique de l'Orne, Paul Boschet, maire, Monseigneur Bardel, évêque de Sées, Jules Buisson, ancien député de l'Aude, le poète Paul Harel, Albert Christophle, député de l'Orne et président du conseil général de l'Orne, le vicomte du Motey, tous amis du poète argentanais. Le buste était l'œuvre d'Étienne Leroux (1836-1906), sculpteur d'Écouché.

Début 1943, le buste est enlevé par les Allemands pour être fondu. Un farceur a écrit alors sur le socle : "Parti sans laisser d'adresse" !

Louis-Gustave Le Vasseur, né à Argentan le 9 novembre 1819, entre en 1828 au Collège d'Argentan où il prend le goût des " bonnes lettres ", puis en 1833 devient élève au Collège de Jully. Il fait ensuite son droit à Paris, où il rencontre Ernest Prarond, poète picard, Jules Buisson, sculpteur, ou encore Charles Baudelaire.

Il écrit sa première ode en 1840 et désormais ne cesse plus d'écrire. En 1843, il publie *La Vie de Pierre Corneille*. Cette date marque également le début d'une brève collaboration avec l'auteur des *Fleurs du Mal*, collaboration qui donne lieu à la publication d'un recueil de vers commun. Modeste et ne recherchant pas les honneurs du succès, il quitte Paris en 1848 pour se fixer définitivement dans sa Normandie natale. En 1853, il épouse Aurélie Renard et s'installe à la Lande-de-Lougé.

Écrivain inlassable et prolifique, auteur de travaux d'histoire locale, il se consacre aussi avec ferveur à son rôle patriarcal. Ce royaliste et catholique, maire de sa commune de 1849 à sa mort et conseiller général du canton de Briouze de 1870 à 1896, veille aux intérêts de ses fermiers et de ses compatriotes. Il assiste à des congrès, comices agricoles, réunions littéraires... étant tour à tour poète, orateur, conférencier, gastronome. **En 1852, il crée l'Almanach du Département de l'Orne (dont la publication se poursuit encore après sa mort). Il est également le cofondateur, avec Monsieur de la Sicotière, de la Société Historique de l'Orne qui existe encore de nos jours.**

Son œuvre poétique est éditée en cinq volumes : *Juvenilia*, Études d'après nature, *Inter Amicos*, *Études historiques*, *Senilia*. Également auteur d'une œuvre en prose, son recueil de nouvelles *Dans les herbages* (1877) est couronné par l'Académie française. On lui doit aussi une *Notice sur les trois frères Eudes*, l'étude *De quelques petits poètes normands*, des biographies, des critiques d'art, des études historiques.



Les Rédemptoristes

Le 9 novembre 1732 à Scala, au sud de Naples, Alphonse de Liguori (1696-1787) fonde la congrégation du Très-Saint-Rédempteur pour venir en aide aux pauvres et leur apporter la parole de Dieu. La congrégation est approuvée par Benoît XIV, le 25 février 1749. Les Rédemptoristes ont pour mission de transmettre le message de saint Alphonse : "ferme dans la foi, joyeux dans l'espérance, fervent dans la charité..."

La communauté d'Argentan, fondée en 1867, s'installe dans une vaste maison située rue de la Planchette. En 1872, la construction d'une chapelle, dédiée à Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, complète l'édifice. Le lieu de culte est remarquable par son style néo-roman encore visible aujourd'hui puisqu'il abrite l'espace Image et Son de la médiathèque.

L'histoire des Rédemptoristes à Argentan est surtout marquée par leur expulsion en 1903. Dès 1880, la communauté, qui forme théologiens et missionnaires, provoque des débats au sein de la population. La discrétion et la richesse de l'établissement argentanais font naître la suspicion chez les édiles locaux qui, dès 1902, souhaitent l'expulsion des Rédemptoristes.

En 1903, leur demande d'autorisation de rester étant rejetée, après un débat houleux au conseil municipal, les pères rédemptoristes d'Argentan sont sommés de quitter leur couvent. Malgré le soutien d'une partie de la population, ils seront expulsés par la force publique le 30 avril 1903, après avoir célébré leur dernière messe le 19 avril.

Malgré le départ des moines, la chapelle reste un lieu de culte actif où messes, mariages et communions sont régulièrement célébrés jusqu'en 1973. À cette date, l'église Saint-Michel, récemment construite, la remplace. En septembre 1974, la ville d'Argentan acquiert les bâtiments et le parc pour faire de ce dernier un jardin public. En 1988, un projet d'aménagement d'un établissement d'enseignement supérieur est envisagé. **Mais il faut attendre 1995 pour voir l'agrandissement du bâtiment et l'ouverture de la médiathèque.**



L'Abbaye des Bénédictines

Almenêches

L'abbaye d'Argentan-Almenêches est très ancienne. Elle a été, selon la légende, fondée à Almenêches par saint Évroul vers 580.

Au VIII^e siècle, elle est gouvernée par sainte Lanthilde, tante de saint Godegrand, évêque de Sées et martyr, et de sa sœur sainte Opportune, abbesse de Montreuil-au-Houlme (diocèse de Sées). Sa piété légendaire explique qu'Opportune, dès sa mort, est considérée comme la protectrice privilégiée des moniales auprès de Dieu et comme garante de " la pureté des âmes ". **Établie à Almenêches, la sépulture d'Opportune devient très vite le théâtre de miracles ; un véritable culte s'instaure et la sainte devient la gardienne du monastère.** Les autorités religieuses sont obligées d'officialiser son culte dès le IX^e siècle, culte qui perdure à Argentan jusqu'au XIX^e siècle.

Détruit lors des invasions normandes (IX^e siècle), restauré vers 1060, le monastère adopte la règle de saint Benoît.

Une réforme fontevriste a lieu au XVI^e siècle. En 1620, Louise de Médavy (1593-1652), sœur du gouverneur d'Argentan, Jacques Rouxel de Médavy, réforme l'abbaye et fonde le prieuré d'Argentan (1623), destiné à recevoir les novices et à servir de maison d'éducation aux jeunes filles de la ville. Le prieuré s'organise alors autour de l'ancienne chapelle Notre-Dame-de-la-Place (XI^e siècle), transformée en église abbatiale après l'autorisation des habitants.

Argentan : Notre-Dame-de-la-Place

En 1736, Louis XV exige le transfert de l'abbaye d'Almenêches au prieuré de **Notre-Dame-de-la-Place à Argentan**, rouvert pour l'occasion et bientôt doté d'un pensionnat. En effet, les bâtiments d'Almenêches sont en piteux état et la communauté est endettée. De plus, il n'y a plus de novices depuis le début du XVIII^e siècle. On dénombre 30 religieuses en 1730 alors qu'elles étaient 55 en 1717.

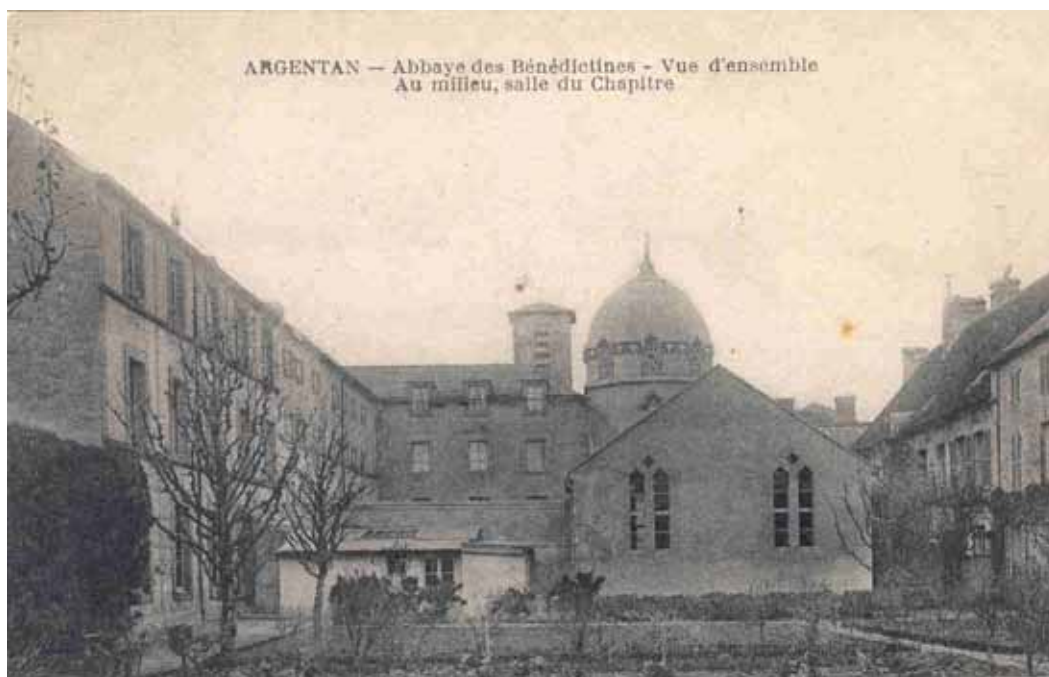
Le site argentanais se composait notamment de la chapelle de Notre-Dame, dont on peut encore voir des vestiges dans l'actuel Bistrot de l'Abbaye (baies et modillons romans), d'un cloître (en ruine en 1801) et de la Maison de l'Abbesse (31, rue Saint-Martin), **somptueux logis du XVII^e siècle**, dont les plafonds à caissons s'ornent de peintures chinoisantes alors très à la mode (classées Monument Historique en 1932).

Dépouillé lors de la Révolution, ce dernier sert ensuite au dépôt de fourrage et de bois, au casernement de troupes ou au logement de mendiants. Il a également abrité la Gendarmerie nationale.

Il est acquis par la Ville d'Argentan en 1977.



La maison de l'Abbesse



L'Abbaye boulevard Carnot

Argentan : quartier Saint-Jacques

La Révolution disperse les moniales. **En 1830, une quinzaine de Bénédictines regagnent Argentan. Elles ouvrent un pensionnat et une école gratuite.** Installées boulevard Carnot (à l'époque, au 33, route de Sées), elles font construire de nouveaux bâtiments au fur et à mesure de leurs besoins. Elles sont 30 en 1863, 50 en 1892, date à laquelle on compte 150 élèves. En 1854, l'orphelinat est confié aux religieuses. **Une école maternelle est ajoutée en 1869 et l'école dentellière en 1875.**

Pendant la Première Guerre mondiale, les sœurs accueillent près de 2 000 hospitalisés. À l'exception de l'école dentellière, les œuvres scolaires sont abandonnées après la guerre. De nombreux aménagements sont réalisés. L'église, rebâtie et décorée en 1922, est consacrée en 1933.

Le monastère est entièrement détruit en 1944. Un bombardement, qui visait la gare et son dépôt, détruit le site. La tombe de la bienheureuse Marguerite de Lorraine (dont le cœur se trouve toujours aujourd'hui dans l'église Saint-Germain) qui se situait depuis quelques temps dans le couvent bénédictin, est détruite à cette occasion.

Argentan : la Noë

Après quatorze ans d'exil à Sées, la communauté revient à Argentan, dans le nouveau monastère, en juillet 1958. Le terrain de la Noë (lieu-dit "réage Saint-Benoît") a été acquis en 1951 : 7,5 hectares dans une boucle de l'Orne, au sud de la ville. Le chantier a débuté le 18 mai 1953 sur les plans de l'architecte Michel Mare, fils de l'artiste peintre argentanais, André Mare. La construction est bénie par l'évêque le 22 septembre 1958. Le 17 mars 1962, l'office est célébré dans la nouvelle église, dédiée à la Vierge.

Les bâtiments, sobres et esthétiques, comportent entre autres, une porterie, une école dentellière, une salle du chapitre, un grand parloir et plusieurs petits parloirs. La cuisine, le réfectoire, la bibliothèque et l'église, dont la crypte renferme une relique de sainte Opportune, se trouvent rassemblés autour du cloître.

Chaque jour, les moniales - elles sont 39 en 2008 - chantent l'office et la messe. Elles ont enregistré plusieurs disques de chants grégoriens. Elles s'occupent à divers ateliers : dentelles, sérigraphie, photographie, calligraphie, enluminure, entretien d'une ferme, d'un jardin et d'une petite hôtellerie.

La Dentelle

UNE HISTOIRE ANCIENNE

Les premières traces de fabrication de travaux à l'aiguille à Argentan remonteraient au XIV^e siècle. Les textes d'époque signalent la présence de couturières et de brodeuses au quartier Saint-Thomas, au nord-est de la ville. De telles activités sont déjà l'apanage des femmes.

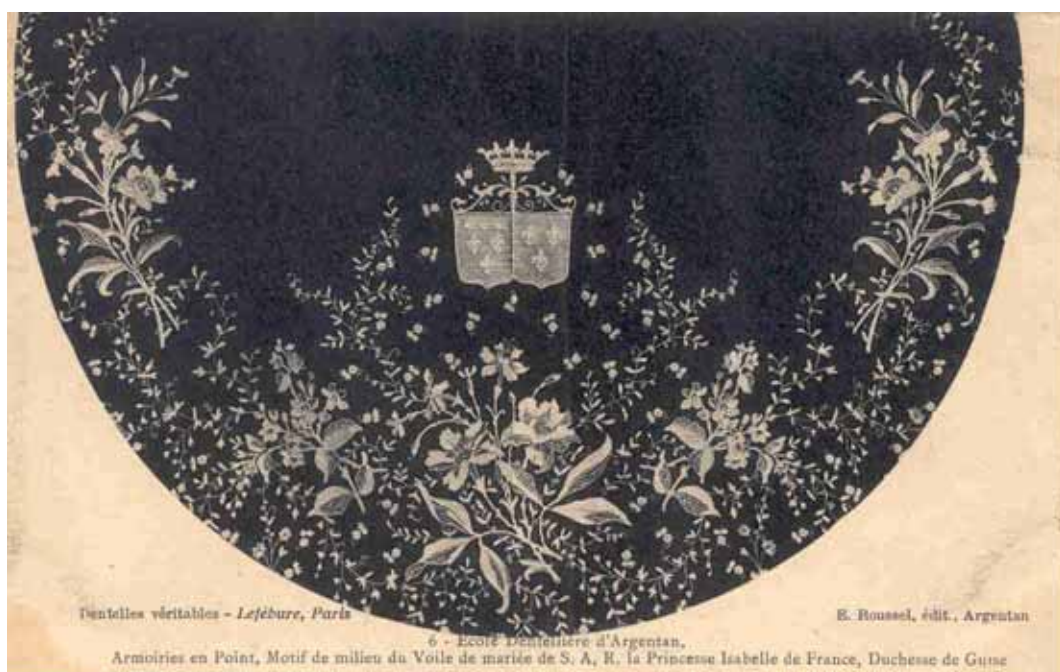
Au début du XVI^e siècle, si Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, manie l'aiguille et le fuseau, c'est pour réaliser fils de laine et broderies fines. Elle enseigne son savoir-faire aux jeunes moniales du monastère de Clarisses qu'elle a fondé en 1517 et où elle s'est retirée.

Au XVII^e siècle, les dentelles, créées un siècle plus tôt à Venise, sont à la mode. Louis XIV, sur les conseils de Colbert, interdit l'achat de dentelles étrangères et crée des Manufactures royales de dentelles (1665), instituant un véritable monopole d'État sur cette fabrication. De Venise, il fait venir des dentellières qui, à Argentan et Alençon, enseignent leur art.

Une nouvelle dentelle, très chère, apparaît, le Point de France ou Point royal (vers 1671 à Argentan), appelée Point d'Argentan après la Révolution. À Argentan, il consiste en une dentelle à l'aiguille, plus robuste et aux décors plus variés que sa voisine alençonnaise, dont elle diffère par les mailles de son réseau. Selon un auteur, "le point d'Argentan a toujours plus de beauté et de perfection que celui d'Alençon, parce qu'on ne s'y est toujours attaché qu'aux premières qualités".

En 1665, une famille de marchands merciers de Paris, les Guyard, obtient l'autorisation d'installer une première manufacture à Argentan, où existe déjà un artisanat dentellier grossier. Les Guyard fondent dès lors une véritable dynastie qui dure 200 ans.

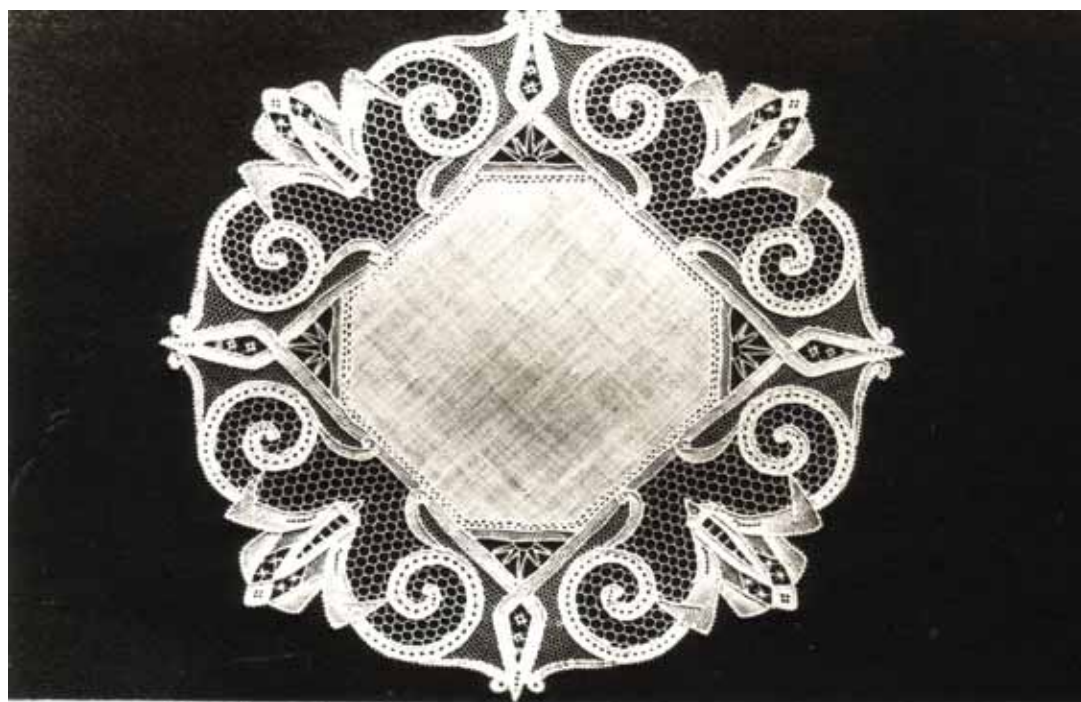
Pierre Montulay ouvre, en 1714, une deuxième manufacture de dentelles argentanaises et, en 1738, c'est Thomas Duponchel qui s'établit dans la ville. Au XVIII^e siècle, les trois manufactures emploient plusieurs centaines d'ouvrières à Argentan. Les dentelles sont alors simplifiées, plus rapides à réaliser et donc moins chères. La Révolution marque l'arrêt de la fabrication de dentelles à Argentan.



Dentelles véritables - Lefebvre, Paris

E. Roussel, édit., Argentan

6 - Ecole Dentelière d'Argentan.
Armoiries en Point, Motif de milieu du Voile de mariées de S. A. R. la Princesse Isabelle de France, Duchesse de Guise



Abbaye Notre-Dame/61200 - Argentan

dentelle - point d'argentan -

RENAISSANCE DU POINT D'ARGENTAN

Grâce à l'action conjointe du sous-préfet et du maire, **l'industrie de la dentelle est relancée au XIX^e siècle.**

En 1874, le maire d'Argentan fait appel au célèbre fabricant de dentelles, Ernest Lefébure, pour relancer la fabrication du Point d'Argentan. Mais le secret en est perdu.

Dans le grenier de l'Hôtel-Dieu, des parchemins et des échantillons de motifs au Point d'Argentan étaient conservés. À partir de ces fragments, **la dentellière Désirée Hamel, venue de Bayeux et installée chez les Bénédictines, passe plusieurs mois à redécouvrir tous les secrets du point.** Elle les enseigne ensuite aux religieuses et aux jeunes filles de l'orphelinat, au sein de l'école dentellière alors créée.

Présentées à l'Exposition universelle de 1878 à Paris, les fameuses dentelles remportent un vif succès. Elles sont aussi primées lors des Expositions universelles de 1889 et 1900. Les jeunes dentellières d'Argentan répondent à des commandes prestigieuses : voiles de mariées pour les princesses de la Maison de France et des cours européennes ; volant avec rivières au Point d'Argentan remis à Madame Loubet, épouse du Président de la République (1899-1906)...

La fabrication est stoppée pendant la Première Guerre mondiale. En 1944, le monastère des Bénédictines et l'école dentellière sont détruits. Les religieuses se réfugient à Sées.

Depuis 1958, le couvent, reconstruit, abrite de nouveau les moniales, dont quelques-unes fabriquent le célèbre point. Mais ce savoir-faire n'est pas transmis au-delà du couvent.

En 1994, est créée l'association " La Maison des Dentelles et du Point d'Argentan ", présidée par Mick Fouriscot.

En 1997, a lieu l'inauguration de la Maison des Dentelles et du Point d'Argentan, centre de formation et de conservation. Elle résulte de la volonté de François Doubin, maire, et de la municipalité d'Argentan, de restaurer le Point d'Argentan. Elle est installée au château de la Noë, ancienne demeure de la famille des Diguères.

Après une fermeture temporaire, la Maison des Dentelles a rouvert ses portes au public en juin 2006.



Le Costume normand

Il faut distinguer deux sortes de costumes : celui porté pour travailler et les habits de fête.

L'hiver, la fermière file le lin et le chanvre et porte sa production au tisserand qui lui fabrique la toile destinée aux vêtements de travail. Pour les habits de fête, on achète d'autres étoffes de fabrication locale, comme les droguets, moitié laine, moitié fil, fabriqués à Argentan. À partir du XIX^e siècle, l'industrialisation rend facile l'utilisation de cotonnades unies ou imprimées, appelées "indiennes" et produites dans la région. Le coton permet la réalisation de nouvelles étoffes rapidement populaires : piqués, mousselines, cotonnades.

Le costume masculin se distingue par sa relative pauvreté : chemise, veste, culotte et guêtres forment l'habit quotidien des Normands au XVIII^e siècle. La tenue varie au XIX^e siècle. Le paysan normand porte dès lors la blaude, vêtement de toile bleue ou noire taillé comme une chemise. Au départ, portée pour protéger les vêtements et pour travailler, elle est souvent le seul vêtement avec le pantalon de coutil. Au XIX^e siècle, la blaude brodée devient un survêtement des jours de cérémonie. Les jours de fête, un gilet vient souvent agrémenter la tenue masculine. Les têtes se couvrent de bonnets de laine ou de chapeaux de feutre à larges bords. Les hommes nouent un mouchoir autour de leur cou, seul élément de fantaisie dans leur costume. Bas et sabots ou chaussures ferrées sont les seuls types de souliers connus.



L'habit des femmes se compose de plusieurs éléments dont la richesse et les étoffes varient en fonction du statut social. Toutes portent une chemise de toile à manches, sur laquelle prend place un corselet. Habituellement, le décolleté se pare d'un mouchoir de cou. Une ou plusieurs jupes recouvrent les bas de laine. Le tablier noir est de cotonnade pour l'ordinaire et se pare de mousseline et de soie pour les jours de fêtes. Un châle en jacquard, imité du cachemire, venu des Indes ou un châle de mousseline laisse entrevoir dans le décolleté la croix normande. D'autres bijoux viennent enrichir le costume : agrafes, bracelets en cheveux, boucles de chaussures...



La coiffe normande a des origines aristocratiques et n'est portée que par la noblesse et les citadines. Les paysannes portent, quant à elles, un simple bonnet de travail matelassé. Mais l'apparition de la dentelle mécanique permet aux petites paysannes de remplacer leurs bonnets piqués. À l'origine, la coiffe a un double rôle : protéger et cacher les cheveux qu'une femme mariée se doit de dissimuler.

Les modèles de coiffe sont très nombreux et variés. Ils évoluent différemment suivant les régions, les époques ou les usages. Par exemple, la bonnette de mariage se porte avec un large nœud joint, les "trainants" de dentelle aux extrémités arrondies et tuyautées tombent dans le dos et sont plus ou moins longs selon la fortune.



La Bibliothèque Municipale

En 1792, la première " bibliothèque publique " de la ville d'Argentan voit le jour. Installée dans la spacieuse bibliothèque de l'ancien couvent des Dominicains, elle réunit l'ensemble des ouvrages des couvents et monastères du district, confisqués comme biens nationaux. La gestion en est confiée à plusieurs habitants de la ville qui réalisent rapidement un catalogue.

Héritière de cette première tentative, la bibliothèque municipale d'Argentan a été créée en 1846 sur décision de Monsieur Arcisse-Achille de Salvandy (1795-1856), ministre de l'Instruction publique (1837-1839 et 1845-1848). Regroupant 4 000 volumes, elle est alors installée dans la salle du conseil municipal de l'Hôtel de Ville.

La bibliothèque ouvre alors ses portes au public le lundi et le jeudi, de 14h à 16h. On prête un seul livre pour un délai de deux semaines. Les traductions des auteurs classiques ne doivent pas être prêtées aux élèves du Collège, de même que "les ouvrages d'une certaine nature" !

À une date indéterminée, la bibliothèque, devenue trop exigüe, est transférée provisoirement au collège Mézeray.

En 1939, elle est installée rue des Fossés-Tanarès, dans une maison à encorbellement du XV^e siècle, acquise et restaurée par la municipalité. Parmi les progrès apportés : une salle chauffée et bien éclairée et l'établissement progressif d'un "fichier" ou catalogue général. La bibliothèque possède alors environ 20 000 documents dont 800 relatifs à la Normandie qui forment une annexe distincte et 50 manuscrits. Les donateurs sont nombreux.

Suite aux destructions de la Seconde Guerre mondiale, les Argentanais se mobilisent pour préserver la chapelle Saint-Nicolas (qui date de la deuxième moitié du XIV^e siècle), très endommagée. Xavier Rousseau, ancien Inspecteur principal des PTT, historien local, fondateur du syndicat d'initiative et de la revue trimestrielle Le Pays d'Argentan, trésorier des Amis de la bibliothèque (société fondée en 1927) et un temps bibliothécaire, est particulièrement engagé dans le combat pour la sauvegarde des vestiges du passé. **Sauvée par une pétition en 1948 et un recours auprès du Préfet, la chapelle est restaurée pour y installer la bibliothèque.**

En 1986, est arrêté un projet de transfert de la bibliothèque de la chapelle Saint-Nicolas, saturée, vers l'ancien couvent des Rédemptoristes. Ce dernier, rénové et agrandi, accueille depuis 1995, la médiathèque et ses quelques 90 000 documents.

Dans l'Annuaire d'Argentan pour 1888, la bibliothèque municipale est ainsi décrite

"La Bibliothèque de la ville se compose de trois bibliothèques distinctes :

1° Bibliothèque de la ville proprement dite ;

2° Bibliothèque de M. E. Deplanche ;

3° Bibliothèque de M. E. Leprévost.

Ces deux dernières bibliothèques ont été léguées à la ville par les donateurs sus-nommés.

La Bibliothèque de la ville, proprement dite, se compose actuellement de 2 016 volumes ; elle a été enrichie depuis sa fondation de dons particuliers, notamment par MM. Chappe-Cuvillier, de Guercheville, marquis de Lonlay, comte Gérard de Contades, Louis Duval archiviste de l'Orne, de la Sicotière, Doublet, ancien professeur de philosophie au Collège d'Argentan, Eugène Vimont, etc.

La Bibliothèque de M. Deplanche se compose de 2 081 volumes.

La Bibliothèque de M. Leprévost n'est pas encore cataloguée, faute d'emplacement.

Les trois bibliothèques réunies comprennent ensemble quarante manuscrits.

Les catalogues ont été faits en 1883, par ordre de matières et par ordre alphabétique, par le Bibliothécaire actuel (M. Christophle, greffier de la Justice de paix, nommé par arrêté du 6 mars 1883), qui a succédé à M. Doublet, professeur de philosophie au Collège d'Argentan.

Ce dernier avait remplacé M. Leprévost, greffier de la Justice de paix d'Argentan, lequel a légué sa bibliothèque à la ville."

La maison dite des "Fossés-Tanarès" (au n°5) et la rue du même nom doivent leur appellation à un "coulant d'eau" autrefois nommé "fossé Taneret", canal de dérivation de l'Orne alimentant les tanneries les plus éloignées de la rivière. L'artisanat de la tannerie était très important dans la ville avant la Révolution, essentiellement dans ce quartier du Beigle. Cette maison à colombages a été sauvegardée par Monsieur Madeline, architecte en chef des Bâtiments civils et des Palais nationaux. Un acte de vente de 1825 nous en donne une description :*

"- un grand cellier dans lequel il y a un puits et un très grand caveau (rez-de-chaussée).

- au premier, une belle chambre, ayant cuisine et laverie à côté.

- au second, mêmes appartements.

- greniers pavés sur le tout".

**D'après : La Maison des Fossés Tanarès / Gérard Kempf, In : Le Pays d'Argentan, n° 39, septembre 1999.*



Le Musée municipal

La fondation du musée municipal d'Argentan date de 1872. **Il a été inauguré le 21 novembre 1874. Alors situé dans une salle au premier étage de l'Hôtel de Ville, il présente des peintures** (dons ou dépôts de l'État et legs de particuliers).

On peut y voir des œuvres d'Hector Viger (1819-1879), artiste originaire d'Argentan, des tableaux de l'école française des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, un pastel de Charles Léandre (1862-1934), deux tableaux italiens du XVI^e siècle, ou encore une série de miniatures provenant d'un livre d'heures...

Les collections archéologiques comprennent des outils des époques paléolithique et néolithique, de nombreux objets de l'Âge du bronze, du mobilier funéraire mérovingien provenant notamment des nécropoles de Nonant et Fel, des monnaies romaines et médiévales. Quelques exemplaires de céramiques de Strasbourg, Rouen et Delft sont également visibles, ainsi que des cartons anciens de dentelle.

En novembre 1936, le musée est transporté dans un bâtiment proche de la mairie, qui correspond à l'actuelle Cyber-base. La salle de l'Hôtel de Ville qu'il occupait devient salle des fêtes. En 1937, les tableaux sont soumis à l'appréciation d'un expert du Louvre. Joseph Lecompte, expert comptable originaire de Caen (1883-1950), est alors nommé conservateur.

Lors des bombardements de juin 1944, le musée est endommagé. Heureusement, les tableaux avaient été déplacés auparavant. En revanche, les autres collections subissent des dégâts.

Le bâtiment, remis à neuf après la Guerre, devient caserne de pompiers. À cette date, une partie des tableaux est déposée au Collège.

Les œuvres et objets qui ont résisté au temps sont actuellement patrimoine de la Ville d'Argentan et sont, pour la plupart, conservés à l'Hôtel de Ville.



Le Théâtre

On ne sait que fort peu de choses sur le théâtre d'Argentan. **Sa construction est annoncée en 1842 et probablement entamée peu après, en même temps que celle de la halle annexe.** Les deux bâtiments se trouvent alors sur le côté droit de la place de l'Hôtel de Ville. À droite de l'entrée du théâtre, un "Café du Théâtre" est tenu par Monsieur Bourmault.

Le théâtre d'Argentan, bien qu'assez peu endommagé lors des bombardements de l'été 1944, est rasé.

La distribution solennelle des prix et récompenses de fin d'année du Collège Mézeray avait traditionnellement lieu au Théâtre. Le cortège, formé des parents, élèves et professeurs, partait de la place du Collège. Les professeurs revêtaient la toque et la robe noire ainsi qu'une ceinture jaune pour les lettres, rouge pour les sciences.

Lors de son passage à Argentan, la troupe du théâtre Pérès et Chabot a été le sujet d'une série de cartes postales éditées par les imprimeurs-libraires de la ville. Ce théâtre ambulant s'installait pour quelques semaines sur la place d'une ville. Il présentait des pièces "sentimentales" (notamment sur la guerre et "la veuve et l'orphelin").

La pièce de théâtre d'Émile Langlois, intitulée "*Les bourgeois d'Argentan*" et datée de 1929, est représentée pour la première fois non pas au théâtre mais sur la scène du Cercle Catholique d'Argentan, les 13 et 14 avril 1929.



Les Etablissements hospitaliers

Depuis le Moyen Âge, un hôpital existe à Argentan, toujours situé au même endroit. En effet, c'est à l'emplacement exact de l'actuel Centre hospitalier Maréchal-Leclerc (rue Aristide-Briand) qu'est fondé, au XII^e siècle, un Hôtel-Dieu et son église dédiée, dans un premier temps, à la Sainte-Trinité.

L'église romane est détruite en 1807, à l'exception d'un bas-côté. Les bâtiments du XIX^e siècle et ceux antérieurs à la Révolution (XVII^e siècle) qui subsistent, sont entièrement rasés après la Seconde Guerre mondiale, hormis un pavillon d'entrée. Lors des déblaiements, les bases et chapiteaux romans de l'église sont recueillis (les chapiteaux sont en exposition permanente à l'hôpital).

Fondation des bourgeois d'Argentan, l'hôpital laïc, qui accueille femmes enceintes et vieillards, malades et pauvres, est placé sous le vocable de saint Thomas en 1177. Cette décision répond à une volonté d'Henri II Plantagenêt de manifester son repentir face à l'assassinat de l'archevêque de Canterbury, dont il aurait commandité le meurtre lors d'un séjour dans son palais argentanais.

*Quand Henri II Plantagenêt devient roi d'Angleterre en 1154, il nomme un religieux, **Thomas Becket**, chancelier. Pourvu de nombreux talents, c'est un administrateur efficace qui gagne l'amitié du roi. En 1162, Henri II donne le siège de Canterbury à Becket. Mais dès 1163, celui-ci se pose en défenseur des droits de l'Église contre le pouvoir royal. Henri II promulgue alors les Constitutions de Clarendon (1164) qui placent l'Église anglaise sous l'autorité du trône. Becket les rejette. Il est condamné par la cour royale anglaise et s'enfuit en France auprès du roi Louis VII. En 1166, il excommunie ses ennemis. À partir de 1167, plusieurs tentatives de négociations aboutissent au retour en Angleterre de Thomas Becket en novembre 1170.*

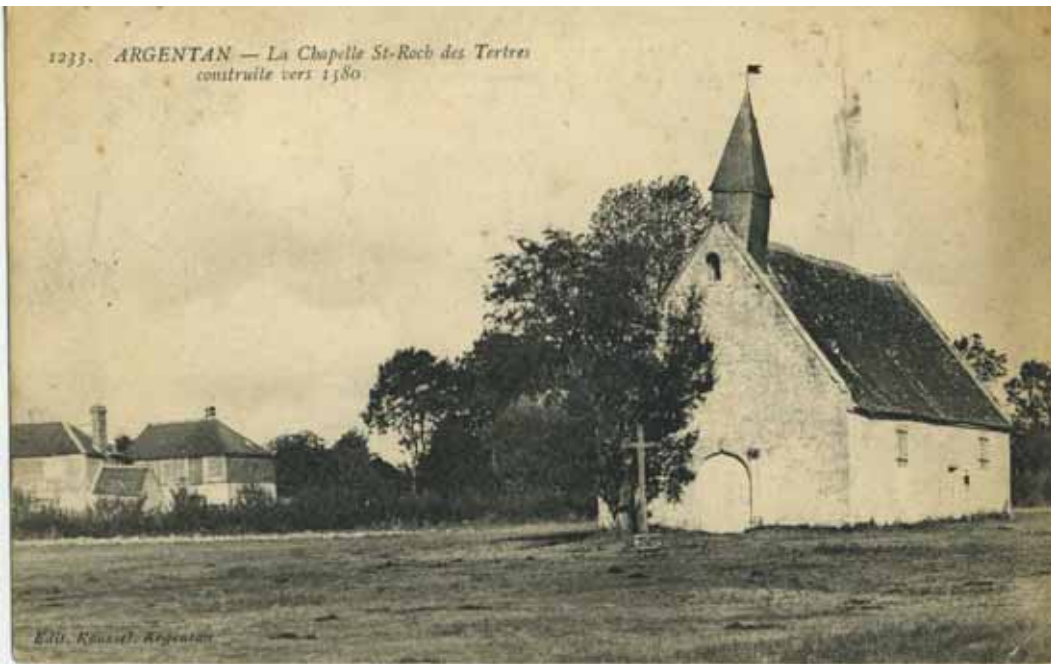
Le 29 décembre 1170, Becket est assassiné dans sa cathédrale de Canterbury par quatre chevaliers qui ont mal interprété les paroles du roi. Henri II, jugé responsable, se soumet à une pénitence publique, à Avranches. Thomas Becket est canonisé le 21 février 1173 et son culte devient très populaire en Occident.

L'Hôtel-Dieu bénéficie au cours de sa longue histoire des bienfaits des seigneurs des lieux : Pierre II d'Alençon (1340-1404), ou encore Marguerite de Lorraine (1463-1521). Rois d'Angleterre - Henri II et sa fille Mathilde l'Emperesse - et rois de France - plus particulièrement Philippe Auguste - ont aussi largement fait profiter l'hôpital de leurs largesses.

D'autres établissements hospitaliers existaient à Argentan :

Au début du XIII^e siècle, un certain frère Roger aurait fondé deux établissements :

- **L'hôpital Saint-Jacques d'une part, est établi au croisement des routes d'Almenêches et de Sées** (au début de l'actuel boulevard Carnot, côté ouest). **Il accueille les pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle ou au Mont-Saint-Michel**, et comporte deux autels dédiés aux saints Jacques et Michel. Il est rattaché à l'Hôtel-Dieu peu de temps après sa construction. Supprimé en 1667, seule reste debout l'église qui disparaît à son tour après avoir servi de magasin à fourrages au XIX^e siècle.



- D'autre part, sur le pont Saint-Jean (pont enjambant le petit bras de l'Orne), bientôt rebaptisé "Pont-ès-jetés", le même frère Roger fait élever une chapelle Saint-Jean (détruite en 1774), devant ou dans laquelle sont déposés les enfants abandonnés, ainsi qu'un manoir destiné à leur accueil. Un hôpital, dit Hôpital des Enfants Trouvés vient compléter cet ensemble au XVI^e ou au XVII^e siècle.

Deux léproseries, fondées au XIII^e siècle, sont établies à l'extérieur de la ville : l'une à Mauvaisville, appelée léproserie de la Madeleine, l'autre à Moulins-sur-Orne dite maladrerie Sainte-Anne.

La chapelle Saint-Roch

Lors de l'épidémie de peste de 1554, une annexe de Saint-Thomas est installée au lieu-dit "les Tertres" pour éloigner les pestiférés de la ville. L'établissement (démoli en 1727-1728) comporte " un grand cimetière bordé d'un côté par un rang de maisonnettes destinées aux pestiférés " d'après une description de Lautour-Montfort.

La chapelle construite dans les années 1580 est dédiée aux saints Roch et Sébastien, saints traditionnellement invoqués contre la peste.

À la fin du XIX^e siècle, elle est encore fréquentée pour les fièvres. Le clergé et les fidèles s'y rendent en procession solennelle deux fois par an.

Endommagée par les bombardements de 1944, alors qu'elle servait d'abri à des réfugiés, la chapelle Saint-Roch est ensuite restaurée.

En 1662, Louis XIV ordonne la création dans chaque ville et gros bourg d'un hôpital général.

En 1684, est créé à Argentan l'Hôpital général Saint-Louis. D'abord établi dans des bâtiments vides de l'Hôtel-Dieu, il s'installe vers 1740 sur l'Île Saint-Jean (appelée autrefois Île Gloriel), alors rebaptisée Île Saint-Louis. Il est confié à des sœurs hospitalières venues de Caen. L'hôpital des Enfants Trouvés est rattaché à ce dernier tandis que l'hôpital Saint-Jacques et les léproseries sont, depuis leur fondation, réunies à l'Hôtel-Dieu.

À la veille de la Révolution, il existe donc deux établissements hospitaliers à Argentan :

- l'Hôtel-Dieu accueille malades et "invalides" et il est desservi par une communauté de sœurs hospitalières.

- l'Hôpital général est chargé des pauvres, "valides" et enfants abandonnés.

La Révolution décide la nationalisation (en 1794), puis la municipalisation des hôpitaux (en 1796).

Après la Révolution, la situation financière difficile de l'hôpital général et la généralisation du placement des enfants en nourrice, annoncent le déclin de l'établissement. Les bâtiments sont mis en vente en 1836, puis disparaissent définitivement en juillet 1944.



Vue aérienne où l'on aperçoit l'Hôtel-Dieu

En 1851, sont créés en France des établissements publics communaux. Les hôpitaux se médicalisent et voient peu à peu disparaître le personnel religieux.

L'hôpital-hospice d'Argentan s'enrichit de nouveaux bâtiments, inaugurés le 20 août 1905 (pavillon Léon Labbey).

Les années 1940 voient la fin de l'hôpital-hospice et les hôpitaux prennent progressivement la forme qu'on leur connaît aujourd'hui.

Extraits du Règlement de l'Hôpital-Hospice d'Argentan (1901)*:

§2.- Service médical et hospitalier

5° Deux médecins ou chirurgiens (la limite d'âge est fixée à 75 ans...);

6° Quatorze surveillantes et infirmières congréganistes ;

7° Deux infirmiers laïques ;

8° Quatre préposés et servants des deux sexes ;...

Total des lits affectés à l'hôpital : 62

Total des lits de l'hospice : 53

25 lits sont réservés à l'exécution des conventions passées avec l'autorité militaire.

Le travail est organisé à l'Etablissement en vue d'occuper les hospitalisés en état de s'y livrer. Le travail est obligatoire, il est approprié à l'âge et aux capacités de l'hospitalisé... Le produit intégral du travail sera versé immédiatement par l'Econome dans la caisse du Receveur. Le tiers de ce produit sera remis tous les mois aux hospitalisés travailleurs...

Régime alimentaire : Trois distributions sont faites dans la journée aux individus admis dans l'Hospice : le goûter à 7 heures du matin, le déjeuner à 10 h, et le dîner à 5 h du soir...

Les parents ou amis des hospitalisés seront admis à les visiter le jeudi de chaque semaine [8h -10h et 14h -16h]...

Les lectures en commun sont formellement défendues dans l'Etablissement et il est expressément interdit d'introduire dans la maison : des livres, livraisons, feuilletons ou journaux de quelque nature qu'ils soient. La bibliothèque qui existe dans l'Etablissement sera augmentée par la Commission, de manière à procurer, à ceux qui le demanderaient, la lecture de bons livres...

**Hôpital-Hospice d'Argentan : règlement pour le service intérieur.- Argentan : Impr. du Journal de l'Orne, 1901.- 18 p. ; 21 cm.*

En 1944, l'Hôpital Maréchal-Leclerc est sinistré à 90%. Sa reconstruction se déroule en deux phases : la nouvelle maternité est ouverte en février 1955 et le bloc médico-chirurgical en décembre 1959.

En 1921, le chirurgien Pierre Couinaud (1891-1967) fonde la clinique Notre-Dame où il se fait assister des religieuses de la communauté de Briouze. Dotée d'une chapelle et d'un jardin, elle est située rue Saint-Martin. Le Docteur Couinaud, résistant, survivant des camps de concentration, sénateur et député de l'Orne (1948-1951-1958) et secrétaire d'Etat à la santé publique et à la population du 10 janvier au 28 juin 1953, est maire d'Argentan de 1953 à 1961 et l'un des promoteurs de la construction de l'hôpital.

Vie scolaire: l'éducation des filles

Du début du XVII^e siècle à la Révolution, l'éducation des filles à Argentan est assurée par les religieuses bénédictines. L'apprentissage de la lecture, de l'écriture, des travaux manuels et la pratique de la vertu coûtent aux familles 250 livres par an au XVIII^e siècle.

Un enseignement gratuit est également prodigué aux petites filles par des maîtresses d'école établies à l'Hôtel-Dieu.

En 1830, les Bénédictines, chassées par la Révolution reviennent à Argentan et ouvrent à nouveau une école gratuite et un pensionnat, dans leurs locaux situés boulevard Carnot.

L'éducation des filles n'est relancée que sous la Restauration.

En 1828, les religieuses de la congrégation de l'Éducation chrétienne fondent un établissement à Argentan, consacré à l'instruction et à l'éducation des jeunes filles. La nouvelle école, installée rue de la Poterie, connaît un rapide succès.

Les Sœurs de l'Éducation chrétienne

Après la Révolution, le curé d'Échauffour (Orne), Louis Lafosse, forme quatre institutrices. Le 21 novembre 1817, elles se consacrent à Dieu comme premières sœurs de l'Éducation chrétienne dans l'église Saint-André d'Échauffour. La congrégation est approuvée par l'évêque de Sées en 1821. Surnommées "Sœurs du Cœur Bleu" (parce qu'elles portent une croix d'argent surmontée d'un cœur en drap bleu), elles sont sollicitées dans plusieurs villes pour créer des écoles de filles (à Argentan, Gacé, Rémalard, Flers, Tinchebray...)

Cette congrégation est toujours active de nos jours : la maison-mère est à Saint-Maur-des-Fossés depuis 1947.

Une école publique de filles, implantée à proximité du théâtre, vient concurrencer les institutions religieuses à partir de 1900.

Suite à la séparation de l'Église et de l'État (en 1905), l'école des Bénédictines est fermée et la congrégation des Sœurs du Cœur Bleu est dissoute (fin 1907).

L'Institution Jeanne d'Arc, établissement libre d'enseignement, s'installe dans les locaux abandonnés par ces dernières, situés dans le pâté de maison compris entre les rues de la Poterie, Saint-Germain, de la Vicomté et de la République.

Les classes de l'école primaire et les bâtiments du pensionnat se trouvaient rue de la Vicomté.

Le réfectoire, orné de fresques illustrant les Fables de La Fontaine, était situé à l'angle de la rue de la Vicomté et de la rue Saint-Germain (13, rue Saint-Germain, où se situe actuellement une parfumerie).

L'entrée de l'institution se trouvait rue de la Poterie, au commencement de l'actuelle rue Georges Méheudin qui n'existait pas alors.

La nouvelle chapelle (1934-1935) abritait en son sous-sol la salle des fêtes de l'école. Elle fut transformée en cinéma après la Seconde Guerre mondiale.

Suite à la guerre, l'établissement est transféré Parc Saint-Michel (dont l'entrée se trouve rue du Collège), dans de nouveaux locaux. Les bâtiments subsistant rue de la Vicomté conservent l'école primaire de filles avant de devenir le Lycée Technique Jeanne d'Arc.

Extraits d'un prospectus du pensionnat de l'Éducation chrétienne, 1846* :

"Deux fois par semaine, les élèves sont conduites en promenade, toujours accompagnées de plusieurs religieuses qui partagent tous leurs exercices et ne les quittent jamais... Au déjeuner et au goûter, les élèves ont du cidre à discrétion... La nuit, les dortoirs sont éclairés et plusieurs religieuses couchent près des élèves... Les élèves ne peuvent sortir que tous les quinze jours ; encore doivent-elles mériter cette faveur par une application soutenue... L'enseignement comprend : l'étude de la religion, la lecture, l'écriture, la grammaire, l'analyse, l'orthographe, l'arithmétique, la géographie, la cosmographie, des notions sur la botanique et l'histoire naturelle, la mythologie, l'histoire sainte, l'histoire de France, l'histoire ancienne, l'histoire romaine... Enfin une maîtresse est spécialement chargée d'apprendre aux pensionnaires... à coudre, à tricoter, à broder, à faire des fleurs, différents ouvrages en tapisserie et autres travaux propres à rendre ces élèves des maîtresses de maison économes et intelligentes. On enseigne aussi, sur la demande des parents : la langue anglaise, la musique vocale et instrumentale, le dessin, la danse..."

*Pensionnat dirigé par les religieuses de l'Éducation chrétienne à Argentan : prospectus / A. Le Grix.- Argentan : Impr. de Barbier, 1846.



Entrée de l'Institution Jeanne d'Arc rue de la Poterie (photo prise de la rue des Vieilles Halles)
Le bâtiment était situé à l'entrée de l'actuelle rue Georges Meheudin. Il a été détruit à la Libération.

Le Collège Mézeray

Le Collège d'Argentan est né de la loi du 11 floréal an X (1^{er} mai 1802) qui entreprend la remise en ordre de l'instruction publique, notamment par la création des lycées. Institué le 20 avril 1803 par un arrêté des Consuls, il ouvre ses portes le 9 mars 1804, sous le nom d'École secondaire communale. Le premier directeur du Collège, Monsieur Auguste Gontier, aura la charge, avec deux professeurs, de trois classes (6^e-5^e/4^e-3^e/1^{re}-2^{de}) et de trente-huit élèves.

Le Collège est installé dans l'ancien monastère des Capucins devenu propriété nationale en 1790. D'abord affecté à l'usage d'entrepôt pour le blé, l'orge, la paille, de parc pour les chevaux, de prison, il est cédé par la ville en 1802 pour y installer une école secondaire. Il est composé de trois bâtiments d'un étage.

La première pierre de l'église des Capucins, religieux chassés par la Révolution, avait été posée le 31 mai 1621 par Jacques Rouxel de Méday, gouverneur d'Argentan.

En 1810, l'École secondaire prend officiellement le titre de Collège communal. Elle comprend alors six enseignants, un directeur et deux maîtres d'étude. C'est en 1820 que, pour la première fois, un ancien élève du Collège passe du côté des professeurs. En 1826, est créée une chaire de philosophie et **une école primaire est annexée au Collège en 1833. L'école primaire communale était située place de la Mairie, à l'emplacement de l'actuelle Salle des fêtes.**

De nouvelles constructions, notamment pour l'extension de l'internat, sont régulièrement nécessaires (1834-1835, 1844, 1874, 1876, 1880, 1896). De 1830 à 1867, l'établissement est dirigé exclusivement par des ecclésiastiques.

En 1841, l'uniforme devient obligatoire, sauf pour les élèves de philosophie.

Les débuts du Collège sont difficiles, l'établissement n'accueille que 7 pensionnaires en 1822. Par la suite, ses effectifs sont très variables.

Si en 1847, le Collège bat des records avec 327 élèves dont 228 internes, les collégiens ne sont plus que 250 à la rentrée suivante.

138 élèves y étudient en 1860 tandis qu'en 1868, on en dénombre 191 et 302 en 1878.

À cette date, le Collège d'Argentan est classé dans les huit premiers sur le tableau général des Collèges communaux au ministère de l'Instruction publique.

Le 20 juin 1874, est fondée la première Association Amicale des Anciens Élèves du Collège.

C'est en 1897 que le nom du célèbre historien, François-Eudes de Mézeray, est donné au collège.

Pendant la Première Guerre mondiale, l'hôpital militaire établi à Mézeray accueillera 84 blessés.

Il faut attendre les années 1920 pour que les jeunes filles soient admises, "sous certaines réserves", à suivre les cours du Collège.

En 1920, est créée une section agricole, industrielle et commerciale.

En 1934, le personnel du Collège est composé de 28 personnes (dont 22 enseignants). Il assure l'enseignement primaire (les enfants y sont reçus à partir de quatre ans) qui conduit au Certificat d'Études Secondaires Élémentaires et l'enseignement secondaire complet pour préparer certificats, diplômes et baccalauréats.

La Seconde Guerre mondiale ne provoque pas de baisse des effectifs, avec 228 élèves dont 15 "de passage".

Les travaux de reconstruction du Collège débutent en mars 1949.

En 1965-1966, l'organisation administrative et pédagogique du "lycée" prend la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. En 1972, l'établissement compte 1558 élèves.

VIE SCOLAIRE * : *Le Collège reçoit quatre catégories d'élèves :*

1° Des externes libres ; 2° des externes surveillés ; 3° des demi-pensionnaires ; 4° des pensionnaires.

Le jeune interne se lève à 6 heures ½ et se couche à 20 heures ½, un peu plus tard en été. Dans la journée, il doit consacrer 9 heures à son travail et il lui reste 5 heures pour sa toilette, ses repas et ses jeux.

L'emploi du temps d'un élève de 6e A, par exemple, comporte : 4 heures de français, 6 heures de latin, 2 heures d'histoire, 1 heure de géographie, 4 heures d'anglais, 2 heures de mathématiques, 1 heure de sciences naturelles, 2 heures de dessin. Le reste du temps, soit 29 heures par semaine (jeudi et dimanche compris), se passe en étude, où le travail est surveillé et contrôlé.

**Extrait de l'ouvrage : Le Collège Mézeray d'Argentan (Orne), 1804.- Argentan : Impr. des Trois cantons, [ca 1934].- 20 p. ; 21 cm.*



Le Chemin de fer

Les habitants d'Argentan et des environs attendaient avec impatience l'arrivée du chemin de fer dans leur ville, afin notamment d'offrir aux produits agricoles et manufacturés locaux des débouchés plus importants sur le marché national.

Par un décret de 1855, il est décidé la construction d'une ligne Paris-Granville. Un tronçon de cette ligne, de Paris à Argentan, est mis en service le 1er février 1858. Cette ligne permettra de rejoindre la capitale en 10 heures contre 16 en diligence. Elle arrive à Dreux en 1864, à L'Aigle en 1866. Le 2 juillet 1866 est ouvert le tronçon Argentan-Flers.

L'ouverture définitive de la ligne Paris-Granville a lieu le 4 juillet 1870. Argentan a désormais un accès direct à Paris, en 6 heures.

En 1859, Argentan est relié à Mézidon (ligne Le Mans-Argentan-Mézidon). La jonction à Surdon de la ligne Paris-Argentan avec la ligne Le Mans-Mézidon intervient le 5 août 1867. En 1887-1888, la ligne Dreux-Surdon puis la ligne Argentan-Granville entre 1910 et 1913 sont mises en double voie. La carte ferroviaire n'a guère évolué depuis.

L'ensemble de ces lignes, dont Argentan est un carrefour majeur, est exploité par la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest dont le siège est établi à Paris. C'est en 1908 que l'État devient propriétaire de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest.

En 1858, la gare d'Argentan est dotée d'un dépôt de locomotives (il y en a alors 3 puis 13 en 1870). **Ce dépôt devient considérable avec 53 locomotives en 1920, 90 en 1935. Il n'y en a plus que 45 après la guerre,** et les destructions qu'elle a engendrées.

Dotée également d'une gare de triage et de marchandises, la ville d'Argentan devient un nœud ferroviaire important. En 1907, 179 agents d'exploitation sont employés. Des grèves importantes pour l'amélioration des conditions de travail éclatent en 1910 puis en 1919-1920.

Au début des années 1940, la gare est le plus gros employeur de la ville avec plusieurs centaines de cheminots.

On accédait à la gare d'Argentan, construite au milieu du XIX^e siècle, par une rue bordée d'arbres, le long de laquelle se trouvait notamment le bureau de l'octroi.

Au début du XX^e siècle, l'extension du boulevard Mézeray est envisagée afin de relier le centre-ville à la gare. Plusieurs projets voient le jour : ceux de Lehon (1907), de Cauzat (1910), de Long (1914), et de Huet des Aunay (1924).

La construction est finalement décidée fin 1935 : **l'avenue de la Forêt normande est inaugurée le 7 juillet 1939.** En hommage à Édouard Herriot, alors ministre de l'Instruction publique, qui devait en présider l'inauguration, la municipalité baptise ce nouvel axe du titre d'une de ses œuvres " Dans la forêt normande ".

Édouard Herriot fut président du Parti radical socialiste, président de la Chambre des Députés et de l'Assemblée nationale, plusieurs fois ministre, président du Conseil et maire de Lyon pendant 52 ans. Auteur, entre autres d'ouvrages historiques et biographiques, il est élu à l'Académie française en 1947.



En centre-ville, à proximité des grands hôtels (Hôtel des Trois Maries, Hôtel de Normandie et Hôtel Huchet), la direction des chemins de fer met en place un "Bureau Ville", sorte d'agence de voyage.

Le "Buffet" d'Argentan qui permettait de se restaurer lors des correspondances était déjà ouvert en 1869 avec une grande annexe, rue du Croissant.

La gare et le dépôt S.N.C.F. ont bien sûr été des cibles privilégiées lors des bombardements de l'été 1944 et ont été complètement détruits. Un long baraquement a servi de gare provisoire en attendant la reconstruction d'un nouveau bâtiment qui a débuté au milieu des années 1950.

Le tramway

Le 27 septembre 1865, le Conseil municipal argentanais vote pour la construction d'un chemin de fer d'intérêt local à voie métrique Trun-Carrouges, par Argentan. Appelé plus couramment le "tramway", il est mis en place le 17 avril 1913, pour le tronçon Trun-Argentan, et, le 30 décembre, parvient à Carrouges. Il faut presque 3 heures pour faire tout le trajet (44 kms) à une moyenne de 20 km/h !

Dans Argentan, la ligne passe près de la colonne des Trois-Croix, emprunte la rue de la République, débouche au carrefour Saint-Jacques (actuelle place Maréchal Leclerc), avant de rejoindre la gare par le boulevard Carnot. Le tramway repart ensuite vers le carrefour pour prendre la route d'Écouché où se trouve la gare "d'Argentan-Local".

Le tramway est complètement abandonné en 1937, supplanté par le développement des transports routiers.



La Caserne Molitor

Le 104^e régiment d'infanterie

En 1873, est arrêté un projet d'édification de caserne à Argentan, à l'extrémité du Champ de foire. La première pierre est posée le 25 juin 1875 et l'inauguration a lieu le 13 novembre 1876. Le premier casernement date de 1877.

À partir de 1904, le bâtiment est appelé caserne Molitor. Le Champ de foire, appelé parfois Champ de Mars, est le terrain d'entraînement des soldats.

Gabriel Molitor, né en 1770 en Moselle, nommé grand officier de la Légion d'honneur par Napoléon I^{er}, a été élevé à la dignité de maréchal de France en 1823. En 1815, il passe deux mois à Argentan comme commandant de place de la ville. Il est mort à Paris en 1849.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, la caserne héberge le 104^e régiment d'infanterie (créé en 1791) ainsi que son état-major. Elle sert ensuite, jusqu'en 1940, de dépôt d'habillement. Les communs sont transformés en boulangerie pendant la guerre. Le bâtiment, endommagé en 1944, est restauré pour abriter quelques familles de sinistrés après la guerre jusqu'au début des années 1970.

La caserne Molitor est détruite en 1976.

Le 104^e régiment d'infanterie, réparti entre les casernes d'Argentan (1 bataillon) et de Paris (2 bataillons), est mobilisé dès le 3 août 1914. Engagés sur le front belge en 1914, les hommes combattent également à Verdun en 1916. Lors de la Première Guerre mondiale, le 104^e R.I. a perdu 85 officiers et 2 563 hommes.



Le départ pour la guerre* :

"Le lundi 3, les hommes commençaient à affluer : ils allaient bientôt être dans les 6000, rapidement habillés, équipés, armés par le centre mobilisateur de Molitor, cantonnés dans les écoles (c'étaient alors les vacances), sous les halles, dans les hôtels etc... ; un atelier de cordonnerie qui allait compter jusqu'à 70 ouvriers se montait au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville..."

Notre cité avait alors pour garnison la portion centrale du 14^e d'infanterie, composée d'un bataillon de quatre compagnies, aussitôt porté à effectif de guerre, au total 1 000 hommes..."

L'embarquement pour la frontière était prévu pour le jeudi 6. À 3 h du soir précédé par les scouts, les autorités locales... le bataillon débouchait de la route de Paris et atteignait le carrefour des Trois-Croix. En tête de la troupe, le caporal tambour, sa clique battant et sonnante de toute son âme. Alternativement la musique municipale jouait la Marseillaise et le Chant du départ. Une foule émue se pressait sur les trottoirs, têtes respectueusement découvertes, prête à prendre la suite du défilé. Les acclamations fusaient : "Vive l'Armée, Vive la France, Vive la République, Vive le 104..." Cependant que nos clochers vibraient de carillons. Le bataillon marchait crânement, tendant le jarret, martelant le sol. Point de baïonnette au fusil mais des fleurs. L'escorte des civils se grossissait toujours, on accourait, toutes affaires cessantes, pour saluer nos soldats par les rues de Paris, Saint-Germain, place Henri IV, rues de la Chaussée et de l'Orne, route d'Ecouché, tendues de guirlandes spontanément confectionnées, toutes les fenêtres ornées de drapeaux."

**Extrait de : La fleur au fusil : Argentan 6 août 1914 / Xavier Rousseau, In : Le Pays d'Argentan, n° 3 (134), juin 1964, p. 102-106.*



Un Fleuve: l'Orne

L'Orne à Argentan : quelques repères topographiques et historiques

Fleuve côtier de 152 kilomètres de long, l'Orne prend sa source à Aunou-sur-Orne, près de Sées, à 240 mètres d'altitude. Elle coule alors vers le nord-ouest pour rejoindre Argentan. De tout temps, les hommes ont recherché, pour s'installer, la proximité des cours d'eau.

À Argentan, la présence de l'Orne a façonné le visage de la ville et favorisé son développement économique.

À l'approche de la ville, l'Orne est rejointe par un affluent, l'Ure, franchissable au lieu-dit des "Ponds de Fligny".

À Sai, les cascades du Moulin-Vert, sur l'Ure, étaient un lieu de promenade apprécié.

L'Orne traverse ensuite une zone marécageuse, nommée le Croissant, du nom d'un des petits ruisseaux qui arrosent ce secteur. Elle longe les actuels boulevards Carnot et Victor Hugo. Elle passe ensuite à proximité du plan d'eau de la Noë, lui-même alimenté par la rivière grâce à un système de pompage. Une "noë" est un terme ancien désignant une zone humide, inondable.

Au sud d'Argentan, l'Orne est, dès l'époque romaine, franchissable par un gué situé au bout de l'actuelle rue de l'Abbaye, sur l'ancienne route de Sées, devenue le chemin de Coulandon à Saint-Martin-des-Champs. Les prés situés en bordure de l'Orne à cet endroit étaient dits des "Bains Sacrés", appellation aujourd'hui conservée par la rue du même nom.

Juste avant d'entrer dans Argentan, l'Orne se sépare en deux bras, formant une île qui s'est successivement appelée Île de Gloriel, Île Saint-Jean puis Île Saint-Louis quand s'y est installé l'Hôpital général Saint-Louis, vers 1740.

Un petit bras d'eau coupe l'Île Saint-Louis dans sa partie sud formant l'Illerond ou "Île ronde".

Du XII^e jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les bras de l'Orne ne peuvent être franchis que sur l'actuelle rue Étienne-Panthou (anciennement rue Saint-Jacques, puis rue Saint-Jean et enfin rue de l'Orne) par deux ponts construits en enfilade.

En effet, le deuxième tronçon de la rue de la République (de la rue Saint-Martin à l'actuelle place du Maréchal Leclerc) n'est aménagé qu'à partir de 1872 et ouvre vers 1879. Ces transformations permettent de désengorger les rues de la Chaussée, de l'Orne et du Croissant, seuls accès à l'ouest de la ville pour les véhicules, les charrois et le passage des animaux.

Quant au Pont de la Forêt normande, il est inauguré en août 1939. Il est bombardé, ainsi que le Grand Pont, en juin 1944.

Le petit bras de l'Orne est appelé vieille Orne, petite rivière ou Gloriel. Il peut être traversé sur le Pont Saint-Jean ou Pont-es-Jetés où s'éleva à partir de 1208 la chapelle Saint-Jean (détruite en 1774), devant ou dans laquelle étaient déposés les enfants abandonnés (les "Jetés"), ainsi qu'un "Hôpital des Enfants Trouvés". Il a également été nommé Petit Pont puis Pont Saint-Jacques.

Le grand bras de l'Orne se franchit sur le Grand Pont, devenu ensuite Pont Saint-Louis puis Pont de Baja depuis le 21 juin 2005.

L'Orne a été canalisée à Argentan dès le XVI^e siècle par Marguerite de Lorraine lorsqu'elle a choisi cette ville pour y fonder un monastère de clarisses.

Ce dernier était situé entre les rues actuelles des Moulins et de la Noë, secteur alors marécageux et exposé aux inondations.

La duchesse d'Alençon a fait élargir le lit du grand bras en 1596 puis la chaussée a été réhaussée en 1640 afin de limiter les inondations.

Les quais Saint-Louis et de Verdun ont été aménagés en application du Plan de Reconstruction et d'Urbanisme de 1945.

L'Orne passe ensuite sous les ponts de la rue de la République. Après le lieu-dit les "Courmoutiers", les deux bras se rejoignent et le cours d'eau fait un coude pour se diriger vers le sud-ouest. À cet endroit sont signalés, dans des documents anciens, les marais de la chaussée Saint-Jacques et les marais de Saint-Martin, rive droite. La rivière passe sous le pont de chemin de fer à la "Fosse Corbette", rejoint Beaulieu puis Belle-Étoile. À la Gravelle, elle reçoit un affluent, la Baize.

L'Orne continue ensuite sa route vers Écouché, Putanges, Caen avant de rejoindre la mer à Ouistreham. Au XVIII^e et au début du XIX^e siècles, plusieurs projets voient le jour visant à rendre l'Orne navigable en amont de Caen jusqu'à Argentan, mais les difficultés et les coûts s'avèrent trop importants.



Le rôle de l'eau à Argentan dans la vie quotidienne et l'économie

L'entrée des **anciens bains d'Argentan** était située le long de l'Orne près d'une maison à galerie du XVI^e siècle, dite aussi "vieille maison sur l'Orne", ancien logis de Charles-Yver de Bordeaux, aujourd'hui détruite.

Les nouveaux bains-douches, rue de la République (locaux actuellement utilisés par l'Espace Xavier Rousseau), sont construits au début du XX^e siècle. Un hall d'accueil partageait le bâtiment en deux : une partie pour les hommes et une partie pour les femmes.

Les lavoirs publics étaient situés juste après les ponts de la rue de la République. L'actuelle rue des Anciens Lavoirs (ouverte dans les années 1970) correspond à l'ancienne rue du Marais qui desservait les marais de la rive droite de l'Orne et donnait accès aux lavoirs.

Entre les deux ponts du grand bras, la rue de l'Abreuvoir (beaucoup plus longue que la rue actuelle) **aboutissait à l'Orne, à l'endroit prévu pour abreuver les animaux.** Une délibération du conseil municipal du 3 novembre 1924 prévoyait la suppression de l'abreuvoir.

La ville d'Argentan possédait, dès le Moyen Âge, deux moulins à blé : le moulin de la Noë et le moulin d'Orion ou Dorion qui subsiste à travers l'actuelle minoterie Dubois-Rioux (13, rue Charlotte-Corday). Au début du XIX^e siècle, ce dernier fournissait 10 quintaux de farine de blé, de seigle, d'orge et d'avoine par jour.

Il existait également un moulin foulon (destiné à la préparation des draps de laine) à la Gravelle, hameau situé entre Argentan et Sarceaux.

Plusieurs petits ruisseaux serpentant dans la ville alimentaient les douves urbaines et entretenaient les fontaines et les puits et favorisaient les activités artisanales : le Puits Conet (ou Cosne ou ruisseau Piconet), dans les anciens fossés du Beigle ; la fontaine du feu du Houlme ; la fontaine Marion ; le puits d'Aymon ; le riel Dardane ou ruisseau de la Dardanette, qui a laissé son nom à une rue, prenait sa source au Val Dardane, près de Saint-Roch-des-Tertres et rejoignait les fossés du marais Saint-Martin ; la fontaine Saint-Martin ; le douet (c'est-à-dire ruisseau) de Monnerot, canalisé depuis l'actuel quartier Saint-Michel, traversait le Champ de foire pour se jeter dans l'Orne...

La rue des Petits Fossés nous rappelle également que les fossés des anciennes fortifications étaient inondables.



La tannerie

La qualité des eaux de l'Orne et la proximité des forêts a permis à Argentan, dès le Moyen Âge, le développement de l'artisanat de la tannerie.

Les artisans tanneurs, organisés en confrérie au moins depuis le début du XVI^e siècle, étaient installés dans le faubourg de la Chaussée. Ils étaient présents rue du Beigle et rue des Fossés Tanarès ("Fossés tannerets" à la fin du XIX^e siècle, qui débouchaient dans l'Orne au niveau du moulin d'Orion).

La tannerie a été l'une des industries les plus florissantes de la ville avec plus de cent ouvriers au XVII^e siècle. Le cuir occupait encore 21 tanneurs en 1755, 12 en 1780. En 1847, il n'existait plus que 10 tanneries et seulement 2 ou 3 en 1889.

L'actuelle rue des Tanneurs rappelle cette activité ainsi que l'ancienne ruelle des Tanneurs qui était située entre les rues des Moulins, du Beigle et de l'Orne.



Les Inondations

Aux XVIII^e, XIX^e, XX^e et déjà au XXI^e siècle..., à chaque siècle son lot d'inondations. L'Orne ne permet pas à Argentan de l'oublier.

Un mémoire réalisé par les architectes d'Argentan en 1784 atteste d'importants dégâts causés aux moulins de la Noë et Dorion (faubourg du Beigle). Des travaux de réfection des berges et des digues sont aussi à prévoir. Les travaux ne sont toujours pas réalisés, lorsqu'en juillet 1792, le fleuve se déchaîne à la suite de pluies diluviennes. Selon les témoins de l'époque, l'Orne atteint le bas de l'actuelle place Henri IV et les habitations de l'Île Saint-Louis sont envahies par plus d'un mètre d'eau ! Les dégâts sont considérables, et les quartiers Saint-Jacques, de la Chaussée ainsi que l'Île Saint-Louis offrent un véritable spectacle de désolation.

La plus forte inondation se produit en 1880. Bien que l'Orne n'atteigne pas son niveau record de 1792, les rues d'Écouché et de la Chaussée se retrouvent sous 30 cm d'eau. Pendant deux jours, la circulation est interrompue et des passerelles en bois sont élevées au-dessus des trottoirs pour permettre le déplacement des piétons.

Le XX^e siècle n'est pas épargné, comme l'atteste des vues de la rue de la Chaussée en 1910, du boulevard Carnot en 1931 ou de la place du Général-Leclerc en 1966. Toujours le même scénario : des pluies ininterrompues et l'Orne sort de son lit pour recouvrir les rues avoisinantes.

Dès 2000, l'Orne aborde sa cote d'alerte à Argentan en atteignant 2,90 m.



Les foires et les marchés

Depuis le Moyen Âge, foires et marchés rythment le calendrier des citadins et des ruraux. Au marché, le fermier vient écouler ses produits : lait, beurre, fromages, fruits, légumes, volailles, et se ravitailler en vêtements, ustensiles ménagers et outils agricoles.

A Argentan, le marché le plus important avait lieu le lundi, jour transféré au mardi au XIX^e siècle.

Au Moyen Âge, les foires argentanaises portent les noms de Saint-Vincent, Quasimodo, foire au Chambellan (ou de la Pentecôte), Saint-Benoît, Saint-Pierre-aux-Liens (ou Saint-Pierre Goul d'août) ou encore foire de la Toussaint. Nécessaires aux paysans, dont les déplacements sont limités, la plupart subsiste jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, même si elles sont concurrencées lors du développement du chemin de fer et des véhicules routiers à moteur.

La foire, très ancrée dans les mentalités et la tradition rurale, est également une fête. Lieu de convivialité et de sociabilité, les affaires s'y concluent au café.

À Argentan, avant la Révolution, on pouvait assister aux représentations théâtrales de la "Confrérie du Saint-Sacrement" qui jouait les "Mystères de la passion" (pièces à caractère religieux).

Les rues et places étaient animées par des montreurs d'ours, des charmeurs de serpents, des acrobates, des spectacles de marionnettes, des jongleurs, des conteurs de rue ou par des jeux athlétiques ou des chevaux de bois.

Foule et animations inquiètent les autorités. Lors de la séance du conseil municipal du 10 décembre 1901, il est demandé au Préfet de police "que des agents de sûreté soient envoyés à Argentan pour la foire du 22 janvier prochain et la veille pour faire en sorte d'éviter les retours des vols commis à certaines foires". En 1902, un rapport du commissaire s'alarme devant "la présence d'individus d'allures suspectes".

Le registre des délibérations municipales, séance du 10 décembre 1901, donne comme suit le "Tableau des Foires et Marchés de la ville d'Argentan pendant l'année 1902.

I. Foires - 21 et 22 janvier, Foire Saint-Vincent - 18 février (1er mardi de Carême), Foire franche - 6 et 7 avril, Foire de la Quasimodo - 20 mai, Foire de la Pentecôte - 8 juillet (2ème mardi de juillet), Foire aux merises - 26 août (dernier mardi d'août, [Foire Saint-Pierre-aux-Liens ?]- 3 novembre, Foire de la Toussaint - 27 et 28 novembre, Foire aux poulains.

II. Marchés - Marchés, les mardis et vendredis - Marché franc de bestiaux, tous les mardis sauf les jours de foire (20 mai, 8 juillet et 26 août)."

Les mêmes foires sont mentionnées pour l'année 1941. Après la Seconde Guerre mondiale, en revanche, ne subsistent que la Saint-Vincent et la Quasimodo.

135. ARGENTAN — Le Champ de foire - Le concours de taureaux



Argentán - La Place du Marché



Chalumeau-Michelli, Argentan

LA FOIRE SAINT-VINCENT, importante fête foraine organisée en janvier, subsiste encore aujourd'hui. Avant-guerre, elle était consacrée à la vente de bétail. En 1860, on y recense 1556 chevaux, 1547 bêtes à cornes, 420 moutons, 286 porcs. En 1934, on ne compte plus que 563 chevaux, 243 bêtes à cornes, 11 moutons et 56 porcs.

LA FOIRE DE LA QUASIMODO a lieu en avril, une semaine après Pâques, pour une durée de quinze jours. En 1922, elle s'enrichit pour la première fois d'une foire-exposition. Avant la guerre, elle se déroule sous les halles de l'Hôtel-de-Ville et du Théâtre, et sur la place pour le matériel agricole. Interrompue pendant le conflit, elle renaît en 1946, avenue de la Forêt normande. C'est seulement en 1967 qu'elle est transférée sur le Champ de foire. La construction du hall des expositions en 1974 permet à la foire-exposition de se développer.

LA FOIRE AU CHAMBELLAN a lieu à la Pentecôte. La tradition attribue sa création à Mathilde l'Emperesse, vers 1150. Citée pour la première fois en 1180 dans les comptes de l'Échiquier de Richard Cœur de Lion, elle est la plus ancienne et la plus réputée des foires argentanaïses de l'époque. Elle est rétablie en 1450, après une interruption lors de l'occupation anglaise, par Jean II d'Alençon. Cette foire durait huit jours dont trois jours francs c'est-à-dire exempts de taxes.

C'est à la foire aux Chambellans qu'est associée la légende de la cloche du marchand, dont plusieurs versions ont été relatées.

Trois marchands de Paris se rendaient à la foire du Chambellan. Le plus jeune, Gaultier Dumontcel, se perdit. Poursuivi par des détresseurs, il promit une offrande à l'église Saint-Germain s'il échappait au péril. C'est alors que le son d'une cloche le guida jusqu'à Argentan. Il accomplit alors son vœu en offrant à Saint-Germain une cloche qu'on ferait sonner à chaque veille de foire. Marie d'Espagne en aurait été la marraine.

Il semble y avoir confusion entre cette légende et un don réel que fit Marie d'Espagne, mère du duc d'Alençon, Pierre II, à la ville d'Argentan : une cloche qui prenait place dans un beffroi-porte. La cloche, datée de 1378, faisait partie d'une horloge mécanique qui faisait la fierté des Argentanaïses. Le beffroi fut détruit en 1727 et l'horloge placée dans la grosse tour de Saint-Germain.

Les foires argentanaïses proposaient des articles de quincaillerie, de mercerie, du lin, du chanvre, des cuirs, des toiles réputées, de la broderie, de l'équipement agricole, des pommes ou du cidre, du miel... **Les marchés à bestiaux étaient très importants** : on y vendait surtout des bovins, l'élevage et l'économie laitière connaissant effectivement un développement important dans l'Orne à partir du XIX^e siècle. Ovins, porcins, volailles et bien sûr chevaux et poulains sont également présents. L'élevage bas-normand du cheval est réputé.

Le début du XX^e siècle voit l'apogée de l'élevage du cheval de trait percheron, destiné au marché parisien et américain. Le cheval sert aux travaux de culture et au transport des marchandises et des personnes. La foire aux poulains d'Argentan avait lieu fin novembre. En 1861, on y comptait 1920 poulains et chevaux mais seulement 469 en 1934.

Les abattoirs

L'ordonnance royale du 4 septembre 1843 autorise l'établissement d'un **abattoir public**. Auparavant, l'abattage des animaux, amenés vivants pour être vendus lors des foires et marchés, se faisait chez les bouchers et plus particulièrement en plein air au pied de la tour Marguerite. Du fait de cette activité, le quartier portait d'ailleurs jusqu'au XIX^e siècle le nom de "Boucherie".

C'est seulement en 1930 qu'une délibération du conseil municipal en fixe les statuts. L'ensemble de la construction comprend deux salles d'abattage, l'une pour les gros bovins et l'autre pour les porcs, une étable et deux boxes. Pour se protéger des rats attirés par la viande, dix chiens montaient la garde.

À leur apogée, en 1969, les abattoirs sont utilisés par seize bouchers et charcutiers d'Argentan qui font abattre 9 861 animaux. Mais, déjà, en 1972, l'activité a chuté de moitié avec 4 968 abattages. En 1977, un an avant la cessation d'activité, on n'en compte plus que 3 654.

Au moment de leur fermeture, le 31 décembre 1978, un employé municipal, chargé de la gestion, un cantonnier, un tueur et un tripiier indépendants y travaillent, conjointement avec le service vétérinaire, sous la responsabilité d'un chef d'établissement.

C'est une décision ministérielle prise afin de respecter les contraintes imposées par le marché commun, qui en prononce la fermeture.

En 1978, un projet de reconversion est à l'étude. **La grande salle d'abattage (25m x 10m) est conservée pour accueillir un hall de sport.** La destruction des bâtiments annexes a permis le prolongement de la rue de Picardie et la construction d'un centre médico-social à l'arrière.



Le champ situé derrière le calvaire de la route de Falaise était réservé à l'âne des abattoirs.

*L'âne qu'on appelait "**Pierre-Quécaire**" était très utile pour faire tourner un manège qui permettait de monter l'eau nécessaire au fonctionnement des abattoirs et pour les bêtes. Mille litres d'eau par jour étaient utilisés.*

Vendu par un marchand qui arrivait des Pyrénées, il fut le bienvenu car avant lui ce sont les hommes qui puisaient l'eau au puits.



Les Fêtes

Inauguration de monuments, fêtes religieuses, compétitions sportives, commémorations, fêtes des écoles ou du travail..., nombreuses étaient, déjà dans le passé, les occasions de se réunir et d'organiser des festivités.

Facteur de cohésion sociale, initiation aux règles de la société, mais aussi moyen de transgresser la norme sociale, la fête rythme le calendrier annuel des citadins et des ruraux.

Les cartes postales permettent de retrouver quelques-uns de ces événements : l'inauguration du pavillon Léon-Labbey à l'hôpital le 20 août 1905 ; l'enlèvement d'un ballon lors de la fête du Croissant le 11 août 1907 ; les fêtes de l'Aviation avec Léon Delagrangé en juin 1909 ; le 16 mai 1920 pour fêter les Poilus vainqueurs ; la fête des Fleurs le 11 juin 1926...

Le 12 juillet 1908, les assises de l'Union des Sociétés de Secours Mutuels de l'Orne ont lieu à Argentan. À cette occasion, un programme de festivités est proposé : le matin, réception des délégués des sociétés, réunion générale et défilé ; à midi, réception du Préfet et banquet ; à 15h30, revue des sapeurs-pompiers et manœuvres ; à 17h, enlèvement du ballon "La Mutualité" ; à 20h30, concert sur le Champ de foire et enfin grand bal sous les halles.



On se rassemble également lors de manifestations sportives : régulièrement sur l'hippodrome ou sur le vélodrome du Champ de foire ; exceptionnellement, pour le concours interrégional de gymnastique en juillet 1922... Les clubs arrivent par le train et défilent dans la ville pour se rendre au Champ de foire où sont organisées les exhibitions.

Lors des festivités, les rues sont souvent décorées. Les enfants se déguisent pour les fêtes des écoles et les sociétés de musique ne manquent pas une occasion d'accompagner les cortèges. Les fêtes laïques s'achèvent souvent par des retraites aux flambeaux : le 14 juillet, la Quasimodo, la Saint-Vincent voient s'allumer les lampions. Les foires et les marchés offrent aussi l'opportunité de se réunir et de boire un verre. La venue d'un cirque ou d'une troupe de théâtre réjouit petits et grands.

La vie religieuse offre, elle aussi, l'occasion de réjouissances populaires. En 1927, a lieu la bénédiction de la statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, en l'église Saint-Germain.

Parmi les fêtes religieuses, la Fête-Dieu était un moment important de l'année liturgique (fête du Saint-Sacrement, célébrée soixante jours après Pâques). Une grande procession évoluait au rythme des chants religieux dans les rues jonchées de fleurs et aux abords tendus de linges blancs. Sous un dais doré, un prêtre portait l'ostensoir. La procession s'arrêtait au pied de repositoirs où le prêtre bénissait la foule.



Léon Delagrange

Les Fêtes de l'Aviation en 1909

Né à Orléans le 13 mars 1872, Léon Delagrange est d'abord sculpteur. Il expose au Salon des artistes français de 1894 à 1907.

Passionné par les premières expériences aéronautiques, il devient, fin 1906, l'un des premiers clients des frères Voisin, constructeurs d'avion. Détenteur du brevet de pilote n°3 de l'Aéro-Club de France, il ne prend possession de son appareil qu'en novembre 1907, réalisant des envolées de quelques dizaines de mètres.

Détenteur à seize reprises de records du monde aéronautiques, dont huit furent homologués, il participe le premier à des meetings à l'étranger (premier vol motorisé en Italie en mai 1908).

En juillet 1908, il est également le premier à emmener un passager, son rival Henri Farman, et une passagère, sa compagne Thérèse Peltier. Cette dernière est par ailleurs, la première femme à voler en solo.

En 1908, il crée sa propre compagnie d'aviation. **Fin 1909, il entreprend une tournée qui le conduit au Danemark, en Belgique, en Allemagne et en Angleterre où il bat le record du monde de vitesse en monoplan avec 82,5 km/h.**

Léon Delagrange se tue le 4 janvier 1910, à Croix d'Hins, près de Bordeaux, lors d'un vol de démonstration. Il a 38 ans. Celui que l'on surnommait le "Dandy volant" a effectué, au cours de sa courte carrière de pilote, 260 vols et parcouru 1 300 kilomètres.

En juin 1909, Argentan s'offre une semaine de festivités dont l'attraction majeure est une série de vols de démonstration du pilote Léon Delagrange. En ces débuts de l'aviation, alors que le record de durée de vol est d'une demi-heure, il s'agit d'un événement rare. Des trains supplémentaires sont prévus : on attend 20 000 personnes.

Le samedi 5 juin a lieu un concours de taureaux. Le 6, un concours de musique rassemble 900 exécutants. Du 7 au 11, la foule se concentre sur l'hippodrome où Delagrange mécontente d'abord les 5 000 spectateurs en effectuant seulement deux courts vols. Les 9, 10 et 11 juin, il réussit en revanche à effectuer plusieurs vols satisfaisants et est finalement porté en triomphe par la foule.



Les Originiaux

"**Excentriques.*** On rencontre dans nos petites villes de ces types populaires dont le nom officiel est inconnu, mais que le public affuble d'un sobriquet expressif. La nôtre possédait au début de ce siècle Nanette et Fricasse que célébrèrent la carte postale et la chanson ; leur accoutrement étrange, que des donateurs de hardes se plaisaient à varier fréquemment, étonnait le horsain et amusait toujours tout un chacun..."

* Extrait de : Sons de cloches : excentriques, In Le pays d'Argentan, n° 2 (44), 1940, p. 82.

Parmi les figures marginales mais connues de tous les habitants, on croisait souvent dans les rues d'Argentan, dans les années 1900-1910, **NANETTE ET FRICASSE**. Nanette, sur le marché et les foires, s'occupait des chevaux des agriculteurs pendant que Fricasse était gardienne de charrettes. Nanette était vêtu d'un bonnet de coton, d'une vieille veste et d'un tablier. Il vivait venelle des Champs, dans une cabane de bois installée dans d'anciennes carrières.

A. Spale créa des textes dont Nanette, Fricasse, Mederic Ier ou la "marchande de navets" sont le thème.

A. Spale était coiffeur, rue Saint-Germain, et chansonnier-poète à ses heures.

Mederic I^{er}

Pour bien nettoyer les étables,
D'Augias, Hercule à travers
Fit passer, racontent les fables,
La rivière Alphée aux flots verts ;
Mederic, le moderne Hercule,
Ceint d'un képi, fier de son sort,
Passe de l'eau dans l'édicule
Où s'épandent des gouttes d'or.

A. Spale



La Chanson de Nanette

(sur l'air de Ninette)

1

Venant faire une visite
A la Vill' d'Argentan
J'vis la Tour Marguerite
Et d'autres Monuments.
Puis je roulais ma bosse
Dans l'quartier St-Germain,
Quand j'entendis un gosse
Qui chantait ce refrain :

Refrain

L'as-tu vu Nanette
L'as-tu vu ?
C'est un type chouette
Nanette, Nanette
C'est un type chouette
Nanette l'as-tu vu ?

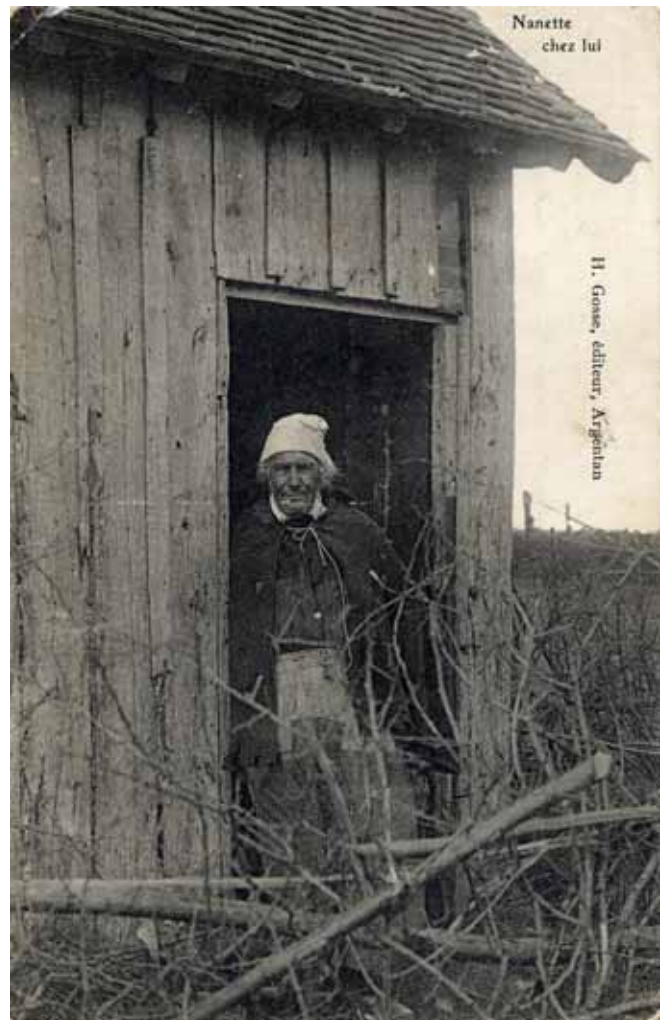
2

Or sur le Champ de foire,
Pendant que je flânaï,
Je demandais l'Histoire
A deux Argentanais.
Le Premier, bon apôtre
Dit : c'est un homm' je crois
C'est une femm', répond l'autre
Qui demeure aux trois croix

3

J'ai vu le phénomène
En bonnet de coton
Un paletot de laine
Pas un poil au menton
Avec sa serpillère,
Ses balais, son cabas,
C'est un homm' par derrière
Par devant on n'sait pas.

A. Spale



Fricasse

(Sur l'air de Mme Angot)

1

Les jours de grande fête,
De foire ou de marché,
Gardant une charrette,
Un cheval harnaché,
Un personnage étrange,
Apparaît aux citadins,
Sa voix n'a rien de l'ange
Son gest' rien du muscadin.

Refrain

Peu jolie, peu polie,
Nez en l'air, cheveux au vent,
La Fricasse, si cocasse,
Marche toujours de l'avant,
Pauvre ou riche, ell' s'en fiche
Elle grimace au passant,
Pas bégueule, forte en gueule
Quand elle a bu son content.

2

On peut la voir en ville,
Faire à pas de géant,
Une course inutile,
Comme le Juif-Errant ;
Son compagnon de chaîne,
Qui semble broyer du noir,
A dix pas d'elle traîne,
Son immense nonchaloir.

3

C'est derrière l'église,
ou sur les boulevards,
Qu'elle tient ses assises,
Dans ses atourds criards ;
C'est là qu'on voit Nanette,
Lui faire deux doigts de cour,
Qu'un soleil fait risette,
A Fricasse, ses amours.

A. Spale

Argentan

FRICASSE

Air : Mme Angot

1

Les jours de grande fête,
De foire ou de marché,
Gardant une charrette,
Un cheval harnaché,
Un personnage étrange
Apparaît aux citadins,
Sa voix n'a rien de l'ange
Son gest' rien du muscadin.

REFRAIN

Peu jolie, peu polie,
Nez en l'air, cheveux au vent,
La Fricasse, si cocasse,
Marche toujours de l'avant,
Pauvre ou riche, ell' s'en fiche
Elle grimace au passant,
Pas bégueule, forte en gueule
Quand elle a bu son content.

2

On peut la voir en ville,
Faire à pas de géant,
Une course inutile,
Comme le Juif-Errant ;
Son compagnon de chaîne,
Qui semble broyer du noir,
A dix pas d'elle traîne,
Son immense nonchaloir.
Au Refrain.

3

C'est derrière l'église,
Ou sur les boulevards,
Qu'elle tient ses assises,
Dans ses atourds criards ;
C'est là qu'on voit Nanette,
Lui faire deux doigts de cour,
Qu'un soleil fait risette,
A Fricasse, ses amours.
Au Refrain.

A. Spale.



Edition Spale.

Balade à travers les rues d'Argentan

En France, les rues portent un nom à partir du Moyen Âge. Ces noms sont alors attribués en fonction de la situation de la rue ou du lieu qu'elle dessert.

À Argentan, la petitesse de la ville explique que peu de rues portent un nom avant le XVI^e siècle. Seules quelques rues, remarquables par leur importance ou leur modernité, sont pourvues d'un nom fixe, telle la rue neuve Saint-Martin, la rue de la Poterie, la rue de la "Chauciée", ou, pour l'appellation la plus ancienne, la ruelle Cabot.

Mais le plus souvent, la rue est désignée en fonction de l'endroit vers lequel elle se dirige : "la rue qui tend à aller de la porte du chastel à la porte Saint-Martin", "le chemin qui va d'Argentan à Falaize", ou encore "la rue de devant la porte Saint-Thomas". Cette appellation change alors quand on prend la même rue dans le sens inverse !

Jusqu'au XVIII^e siècle, les noms de rues se précisent tout en restant très changeants, notamment en ce qui concerne leur orthographe.

Pendant la période révolutionnaire, de nombreuses rues voient leur dénomination changer pour être remplacée par des noms évoquant des valeurs républicaines ou des personnalités révolutionnaires : ainsi, la rue de la Vicomté et la rue aux Juifs deviennent "la rue de l'Égalité" ; "la place de la Liberté" remplace la place Henri IV ; la rue Saint-Martin devient "la rue Marat".

Ce n'est qu'à partir de la fin du XIX^e siècle que les noms de rues sont fixés avec précision, en général par décision du conseil municipal.

Au début du XX^e siècle, Monsieur Huet des Aunay, avocat et conseiller municipal à Argentan (1896-1908), propose de "modifier certains noms de rues dont la dénomination fait sourire... et de trouver des appellations plus modernes et moins fantaisistes". Sa requête ne sera pas suivie d'effet : les rues Dinda, du Griffon ou aux Juifs conserveront leur appellation.

À la suite des bombardements de l'été 1944, un Plan de Reconstruction et d'Urbanisme est mis en place à Argentan et de nouveaux quartiers sortent de terre comme le quartier Saint-Michel. Les noms de rue alors attribués le sont en hommage à des personnalités politiques, à des résistants ou à des déportés de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, le carrefour Saint-Jacques est rebaptisé place du Général-Leclerc (en 1947) ; le boulevard Mézeray est renommé boulevard du Général-de-Gaulle (en 1970) ; la place du Collège devient place Robert-Dugué, principal du collège Mézeray, résistant, arrêté en mai 1944 et mort en déportation en juin 1945.

Le boulevard Carnot

Du boulevard Victor-Hugo et de la rue du Croissant à la place du Général-Leclerc.

Elle change plusieurs fois de nom au fil du temps :

*plan de 1693 : "rue de Saint-Jacques et rue du Croissant".

*plan de 1748 : "rue du Croissant".

*plan de 1816 : "route d'Alençon".

*plan de 1827 : "rue du Croissant".

Le conseil municipal décide, le 11 septembre 1894, de l'appeler "boulevard Carnot", en hommage au Président Sadi Carnot, mort tragiquement. Cette dénomination prend effet sur toute la partie de la route de Sées, c'est-à-dire depuis la rue de l'Orne jusqu'aux dernières maisons situées sur ladite route.

Des hôtels se succèdent le long de ce boulevard du fait de la proximité de la gare. On peut donner comme exemple l'Hôtel du Cheval-Blanc, l'Hôtel de Granville, l'Hôtel de l'Ouest, l'Hôtel de la Cloche, ...

Sadi Carnot (1837-1894) : Membre du Comité de Salut Public, homme d'État français, Président de la République en 1887, il est assassiné par Caserio, anarchiste italien, en 1894.



La rue du Croissant

C'est une rue parallèle au boulevard Carnot qui commence à proximité de la place Sémard pour aller jusqu'à l'extrémité sud du boulevard.

Ce n'est qu'à partir du plan de 1943 que cette rue est dénommée "rue du Croissant", faisant référence à une vieille auberge qui avait pour enseigne un croissant. C'est aussi le nom du ruisseau qui longeait cette rue.

Avant cela, elle faisait partie intégrante du boulevard Carnot. C'était le seul accès possible pour sortir de la ville par le sud.



La place du Général-Leclerc

S'y rejoignent les rues de la République, Étienne-Panthou, Jean-Wolff et le boulevard Carnot.

Le carrefour Saint-Jacques permettait de relier les routes d'Écouché et d'Alençon.

Selon les plans de 1693 à 1827, le carrefour abrite la chapelle Saint-Jacques. Cette chapelle, dotée d'un petit hospice, était, depuis le XIII^e siècle, une halte pour les pèlerins en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle et vers le Mont-Saint-Michel.

Le carrefour n'apparaît pas encore sous le nom de carrefour Saint-Jacques sur les plans de l'époque moderne, mais le plan de 1943 montre bien que le carrefour se dénomme Saint-Jacques.

La dénomination de "place du Général-Leclerc" est choisie entre 1947 et 1949 après plusieurs délibérations du conseil municipal.

Général Leclerc (Philippe Marie de Hauteclocque, 1902-1947) : Maréchal de France et commandant de la 2^eme D.B., il s'illustre en Lybie, au Tchad et en Tunisie. Il participe au débarquement de Normandie et libère Paris et Strasbourg. En 1945, il est commandant supérieur des forces françaises en Indochine, et devient par la suite inspecteur des forces d'Afrique du Nord. Il meurt dans un accident d'avion. La dignité de Maréchal de France lui est conférée à titre posthume en 1952.



La rue Étienne-Panthou

De la place du Général-Leclerc à la place de Lattre-de-Tassigny.

La "rue d'entre les ponts" est la plus ancienne dénomination connue (plan de 1693). Elle est appelée ainsi, puisqu'à l'époque, elle est délimitée par deux ponts : le Grand Pont qui franchit le grand bras de l'Orne et le Petit Pont qui franchit l'autre bras.

La rue permet de traverser "l'Isle de Gloriel" (plan de 1693), elle-même dénommée par la suite "Île Saint-Jean" puis "Île Saint-Louis" en raison de l'implantation de l'hôpital Saint-Louis sur l'île au XVIII^e siècle.

Les plans de 1748 et 1755 montrent que la rue est divisée en deux. D'un côté, la rue Saint-Jacques qui part de la place du Général-Leclerc jusqu'au premier pont et de l'autre côté, la rue Saint-Jean qui se trouve entre les deux ponts. Elle change de nom pendant la période révolutionnaire pour devenir "rue de l'Orne". Cette dénomination est conservée sur les plans de 1816, 1827 et 1843.

Le conseil municipal décide, le 14 octobre 1949, de nommer cette rue "rue Étienne-Panthou".

Étienne Panthou (1888-1944) : Ancien combattant de la guerre 1914-1918 et maire-adjoint d'Argentan, il est arrêté par les Allemands le 28 juin 1944 et fusillé sous les yeux de sa fille. Il reçoit à titre posthume la Croix de Guerre 1939-1945.



La rue de la Chaussée

Elle se situe entre la place de Lattre de Tassigny et la place Henri IV.

C'est une des appellations les plus anciennes de la ville. Située dans une zone inondable, la rue a dû être surélevée pour la maintenir hors d'eau. Une telle rue devient alors une "chaussée". Elle est, du Moyen Âge jusqu'au XIX^e siècle, l'un des axes principaux de la ville, donnant accès au fleuve et aux deux ponts qui l'enjambent. Elle est pavée dès le Moyen Âge.

La rue n'a pas changé de nom depuis le plan de 1693.



73 ARGENTAN. — Jardin et rue de la Chaussée. — 1.1.

La rue du Beigle

De la rue de la Chaussée à la rue des Moulins.

Elle est dénommée à plusieurs reprises :

- *Plan de 1693 : rue du Beille.
- *Plan de 1748 : rue du Beigle.
- *Plan de 1755 : rue du Begle ou du Beigle.
- *Plans suivants : rue du Beigle.

À l'origine, la rue est nommée "rue du Beille ou Baile". Un bail ou beil désigne un élément de fortification avancé.

En 1924, dans une délibération du 29 décembre, Monsieur Huet des Aunay souhaite redonner à cette rue son orthographe primitive, c'est-à-dire rue du Beille. Pourtant approuvé par le conseil municipal, son nom ne sera pas changé.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la qualité des eaux de l'Orne favorise l'implantation de nombreuses tanneries dans cette rue.

C'est également dans cette rue que la librairie/papeterie "Chalumeau-Michelli" a fait paraître beaucoup de cartes postales sur Argentan et sur la région.

Au 59, rue du Beigle habitait Monsieur Jacques Adrien de Corday d'Armont, père de Charlotte Corday. Il fut arrêté après le meurtre de Marat commis par sa fille.



La place Henri IV

De la rue de la Chaussée à la rue Saint-Germain.

Au Moyen Âge, elle constitue le tronçon principal de la "rue du Seigneur", qui part de l'Orne pour mener jusqu'au faubourg Saint-Thomas. À l'endroit où elle croise la rue qui va de Saint-Martin au château, le lieu prend le nom de "Grand Carfour", qui vaut à la rue ses appellations postérieures.

Elle change plusieurs fois de nom :

*rue du Carfour (plan de 1693).

*rue du Grand Carfour (plan de 1748 et 1755).

*Aurait aussi porté le nom de place de la Grand Croix (en 1665, une croix aurait été installée, car c'était l'endroit des supplices).

*Prend le nom de "place de la Liberté" pendant la période révolutionnaire.

Selon la délibération, sa dénomination actuelle date de 1814. Elle est appelée ainsi, en souvenir du passage d'Henri IV à Argentan en décembre 1589.

En haut de la place Henri IV, au carrefour des rues du Griffon, de Saint-Germain et Eugène-Denis, on remarque une étonnante construction de style renaissance. Acquisée en 1552 par l'Hôtel-Dieu Saint-Thomas, elle porte le nom de Maison du Grand Carrefour. Elle est louée, par la suite, à différents particuliers avant de devenir, en 1777, la chambre de l'Hôtel de Ville. Elle demeure ainsi jusqu'en 1813 environ. Ce bâtiment, appelé aussi "Maison dite de Henri IV", est un monument remarquable du patrimoine architectural argentanais. Il est d'ailleurs classé monument historique le 23 janvier 1946.

En haut de la place, à l'angle de la rue du Griffon, se situait la pharmacie Hottot qui proposait des médicaments aux prix les plus bas de la région.



La rue Pierre-Ozenne

Elle part du bas de la place Henri IV pour aller jusqu'à la rue de la Vicomté. Elle coupe les rues du Griffon et Saint-Martin.

Cette rue très ancienne n'a pas de dénomination particulière avant le XVII^e siècle. Elle prend le nom de "rue Madame La Baillive" sur le plan de 1693, puis "rue Avesgo" sur celui de 1755. Selon Xavier Rousseau, elle est appelée "rue Traversière" pendant la période révolutionnaire. Elle garde ce nom pour une assez longue période.

Son nom est modifié le 29 décembre 1924 et devient "rue Pierre-Ozenne". Ce changement est suggéré par Monsieur Huet des Aunay qui souhaite rendre hommage à cet homme pour son dévouement à la ville.

Pierre Ozenne (1824-1900) : Il arrive à Argentan en 1849 et fonde une pharmacie qui sera par la suite l'une des plus importantes de la ville. Il est tour à tour juge, président du Tribunal de Commerce, adjoint au maire. Il fait également partie de l'assemblée communale.

À l'angle de la rue Pierre-Ozenne et de la place Henri IV, se situe la librairie Roussel. Elle est l'une des plus prolifiques au niveau régional en ce qui concerne l'édition de cartes postales. Ici même, se sont succédé messieurs Lejeune, Boiffin et Demeyère père et fils.

C'est dans cette rue que se situait l'entrée de la sous-préfecture. À l'origine, ce bâtiment était l'ancien hôtel de Jules de Corday d'Armont (cousin de Charlotte Corday).

Au 15 de cette rue, se trouve l'Hôtel Aumont de la Vente, longtemps considéré comme l'un des plus considérables et des plus chers hôtels particuliers de la ville. Charles d'Aumont l'acquiert en 1662 et effectue des agrandissements entre 1684 et 1692. À son apogée, la propriété est composée de 7 corps de logis, 2 cours et 2 jardins. Son propriétaire y reçut plusieurs hôtes illustres notamment, en 1692, le roi d'Angleterre, Jacques II. Cet hôtel est vendu en 1779.



6. - ARGENTAN. — Ancien Hôtel d'Aumont de la Vente où se réfugiait le Roi Jacques, d'Angleterre en 1692

La rue du Griffon

Rue qui mène de la place Henri IV à la rue de la République.

Cette rue n'est, jusqu'au XVI^e siècle, désignée qu'en fonction des endroits où elle mène. L'appellation la plus courante en est, au Moyen Âge, "rue qui va de Saint-Martin au chastel". La rue porte le nom de "rue du Griffon" sur les plans depuis 1693.

Autrefois, une auberge était située au milieu de cette rue et avait pour enseigne un griffon, créature fantastique dotée d'un corps de lion et d'une tête et d'ailes d'aigle. L'animal fabuleux devient un point de repère aisé pour les habitants et donne finalement son nom à la rue.

Monsieur Huet des Aunay propose, dans une délibération du 21 mai 1901, de changer le nom de cette rue en une appellation plus moderne et moins fantaisiste. Mais rien n'est changé.



La rue Eugène-Denis

De la place Henri IV à la place du Marché.

Au XIII^e siècle, cette rue qui mène à la résidence des seigneurs d'Argentan est le plus souvent appelée "rue du chastel" mais son nom peut, par exemple, se transformer en "rue qui va du chastel à Saint-Martin". Cette rue donnait accès à la cour du château qui fut fermée par un mur à la fin du XIV^e siècle. Dès lors, la rue prit le nom de l'horloge monumentale que Marie d'Espagne, mère du comte Pierre II d'Alençon, offrit à la ville : "rue de l'orologe" ou "rue de la porte de l'orologe". L'horloge était installée en effet dans la tour-porte ouvrant sur la cour castrale.

À partir des plans de 1693, cette rue porte le nom de "rue de l'Horologe" ou "rue de l'Horloge" en référence à cette ancienne tour de l'horloge.

La rue est rebaptisée en 1952 "rue Eugène-Denis".

Eugène Denis (1880-1950) : Il est directeur de l'école des garçons, avant de devenir adjoint de Wladimir Martel le 19 Mai 1945, puis maire à partir du 25 octobre 1947. Il meurt dans l'exercice de ses fonctions le 27 décembre 1950.



La rue Lautour-Labroise

De la rue du Beigle à la place du Marché.

Rue percée en 1728 après une étude des ingénieurs du Roi, elle prend place sur les fossés séparant ville et enceinte du château. Elle entraîne la destruction de plusieurs tours de fortification et prolonge une ouverture nouvelle dans les remparts ouest, destinée à faciliter la circulation et le commerce dans la ville.

Sa première dénomination, "rue Neuve", date de 1816. En effet, il est constaté que la rue n'existe sur aucun plan antérieur à cette date.

Elle est rebaptisée "rue Lautour-Labroise" le 11 mai 1897 par décision du conseil municipal "en souvenir de la donation faite le 28 mai 1846 par Monsieur Lautour-Labroise dans le but de doter annuellement un jeune ménage pauvre".

Les bureaux de la Société générale se trouvaient dans cette rue.



L'avenue de la Forêt Normande

Du boulevard Carnot à la place Vimal-Du-Bouchet.

Monsieur Colomb, directeur des Eaux et Forêts inaugure l'avenue de la Forêt Normande, le 6 août 1939. Elle se doit d'assurer plus facilement la liaison entre le centre-ville et la gare.

L'avenue est constituée d'un viaduc sur une grande partie, mais qui n'est plus visible aujourd'hui depuis la réalisation du jardin public.

Le conseil municipal propose la dénomination "d'avenue de la Forêt Normande", le nom d'une des oeuvres d'Édouard Herriot (président de la Chambre des députés) en remerciement des services que celui-ci a rendus à la ville à différentes reprises.

À partir de 1947, plusieurs propositions sont avancées pour remplacer cette dénomination mais sans aucun résultat.



Le boulevard du Général-de-Gaulle

De la place Vimal-Du-Bouchet à la place Mahé.

La voie est construite à l'emplacement d'anciens fossés, que longeait, en parallèle, une rue habituellement dénommée, au Moyen Âge, "rue de derrière du chastel".

Selon le plan de 1693, cette voie est appelée "chemin de devant le court", du fait de son aménagement en lieu de promenade.

Elle est renommée "rue de dessus le court" sur les plans de 1748 et 1755, puis baptisée "rue du Court" (plans de 1816 et 1827), avant de devenir "boulevard Mézeray" (plan de 1943).

Le 23 novembre 1970, le "boulevard Mézeray" est rebaptisé "boulevard du Général-de-Gaulle" par décision du conseil municipal.

Charles de Gaulle (1890-1970) : Il est nommé général de brigade en juin 1940. N'acceptant pas l'armistice, il lance, de Londres, le 18 juin, un appel à la résistance. S'imposant comme le chef de la France libre, il prend la tête du gouvernement provisoire lors de son arrivée à Paris en août 1944. Il démissionne en 1946. Il est rappelé au pouvoir à la faveur de la crise algérienne et est élu Président de la République en 1958. Il le restera jusqu'en 1969.



La rue Saint-Martin

De la rue du Griffon à la rue des Petits Fossés et au boulevard du Général-Koenig.

Avant de se voir attribuer un nom précis, cette rue porte plusieurs noms mais est généralement connue comme "la rue qui va de Saint-Martin au chastel".

Cette rue est dénommée à plusieurs reprises et scindée à chaque fois en deux parties :

*sur le plan de 1693 : "rue Saint-Martin et rue du Désert".

*sur le plan de 1748 : "rue Saint-Martin et rue de la Dardanette".

*sur le plan de 1755 : "rue Saint-Martin et rue de la Vieille Cohue".

*on lui donne le nom de "rue Marat" pendant la période révolutionnaire (1793 et 1794).

La rue Saint-Martin est le seul accès vers Falaise et Caen avant la création du boulevard du Général-Koenig. Après la Seconde Guerre mondiale et en vue de l'augmentation du trafic, la ville décide, faute de pouvoir élargir la rue, de créer une voie d'évitement.



La rue aux Juifs

De la rue de la République au square Saint-Martin.

À l'origine, cette rue s'appelle "rue aux Jouïs", nom d'une illustre famille qui habitait dans ce quartier.

Quelques transformations de sa dénomination sont recensées :

*rue aux Jouïs (1693, 1748).

*rue aux Jouifs ou rue aux Juifs (1755).

*Sur les plans suivants, sa dénomination de "rue aux Juifs" est conservée.

Pendant la période révolutionnaire, cette rue a pris le nom de "rue de l'Égalité" (plans de 1794/1893).

Le 14 août 1900, un changement de nom est proposé par Monsieur Tasdomme pour "rue Gambetta" ou "rue Jules-Ferry". Aucune transformation n'est effectuée.

Monsieur Huet Des Aunay propose, dans une délibération du 21 mai 1901, de "modifier certains noms de rues dont la dénomination fait sourire". C'est le cas pour la rue aux Juifs, mais aucun changement n'a lieu.



82. - ARGENTAN (Orne). — Rue aux Juifs, 44 - Ancien Hôtel de Trianon

La rue Dinda

La rue Dinda

De la rue Saint-Martin à la rue aux Juifs.

La rue est dénommée, sur le plan de 1693, "rue Daida" et sur celui de 1816, "rue Dinda".

Elle tient son nom de Jean Daida, prêtre chargé du service religieux à l'Hôtel-Dieu Saint-Thomas. Au XIV^e siècle, il est connu dans toute la ville pour sa bonté. Il lègue une partie de sa fortune et de son mobilier à l'hospice Saint-Thomas.

Le nom subit toutefois une déformation comme le notent les historiens Xavier Rousseau et Eugène Vimont.

Plusieurs tentatives de changement de nom voient le jour comme le montre la délibération municipale du 21 mai 1901 où Monsieur Huet des Aunay souhaite une appellation plus moderne et moins fantaisiste. Une autre proposition est faite le 29 décembre 1924. Mais bien que la majorité du conseil opte pour un changement de nom, la dénomination de "rue Dinda" reste.



La rue de la République

De la place du Général-Leclerc à la place des Trois-Croix.

Le plan d'alignement du 7 juillet 1859 permet l'ouverture de cette voie appelée "route neuve", qui se situe entre le carrefour des Trois-Croix et la rue Saint-Martin. La construction du deuxième tronçon est décidée le 5 juin 1872. Il part du carrefour Saint-Martin pour aller jusqu'à celui de Saint-Jacques.

Cette voie est construite afin de désengorger la rue de la Chaussée qui est la seule sortie de la ville pour les véhicules et charrois de toutes sortes. Elle est également construite pour donner du travail aux nombreux chômeurs. Cette voie est ouverte entre 1879 et 1880 après la construction des ponts.

Son changement de nom s'effectue le 11 mai 1897, date à laquelle le conseil municipal décide, dans une délibération, de la nommer "rue de la République".



La rue de la Vicomté

De la rue Saint-Germain à la rue de la République.

Cette rue existe depuis le Moyen Âge. Elle n'avait alors pour but que de mener aux halles installées là, et à la Grosse tour (ou tour Marguerite). Elle était d'ailleurs dénommée "rue qui va de Saint-Germain aux halles". La muraille à laquelle elle aboutit est percée au XVIII^e siècle pour rejoindre les rues du faubourg Saint-Martin. La rue prend alors deux noms distincts : "rue du Vicomte" pour la partie la plus proche du centre-ville et "rue de la vieille cohue" vers les faubourgs. Une cohue est, à l'époque, une cour de justice présidée par le vicomte. Cette appellation est d'autant plus surprenante que ce tribunal est en fait installé quelques rues plus loin, dans la rue dite de la geôle, actuelle rue de la Vieille Prison. Il est cependant possible que le tribunal ait été déplacé provisoirement rue du Vicomte au XVIII^e siècle.

Eugène Vimont précise également que, durant la Révolution, cette rue est percée vers la rue aux Jouis et qu'elle se nomme "rue de l'Égalité".

Au XIX^e siècle, les noms de cette rue varient en fonction des pouvoirs en place. Lors de la Restauration, elle est appelée "rue des Bourbons" par le conseil municipal à partir du 2 novembre 1814. Elle garde ce nom pendant une assez longue période.

Compte tenu des différentes appellations portées à cette rue, le conseil municipal décide, dans une délibération du 27 juin 1879, de donner un nom définitif, qui est "rue du Vicomte".

Un dernier changement est apporté par le conseil le 11 mai 1897. Elle est désormais appelée : "rue de la Vicomté".

C'est ici que se trouvaient les classes de l'école primaire de l'Institution Jeanne d'Arc avec, dans leur prolongement, les bâtiments du pensionnat.



La rue de la Poterie

À partir des rues Saint-Germain et Aristide-Briand jusqu'à la rue Magny.

Sa dénomination figure sur tous les plans puisqu'elle existe déjà dans les actes écrits du XIII^e siècle. L'activité potière y fut probablement importante jusqu'au XIV^e siècle et a ainsi donné le nom de "poterie" à l'ensemble du quartier.

Le seul changement se situe pendant la période révolutionnaire où elle prend le nom de "rue de la Fraternité".

Dans cette rue, se trouvait le portail du pensionnat Jeanne d'Arc qui n'existe plus actuellement. En revanche, à l'angle, un bar-tabac subsiste toujours.



La rue Saint-Germain

De la place Henri IV aux rues de la Poterie et des Jacobins.

Il s'agit d'un des axes les plus anciens de la ville autour duquel l'agglomération s'est développée. Au Moyen Âge, elle porte le nom de "rue du Seigneur", le nom de ce dernier étant parfois précisé.

Elle est dénommée "rue Saint-Germain" sur tous les plans depuis 1693.

Un seul changement est opéré pendant la période révolutionnaire (1793 et 1794) où elle porte le nom de "rue de la Montagne".

Dans une délibération municipale du 22 février 1936, une demande est faite afin de changer le nom de "rue Saint-Germain" en "rue du Docteur-Gondouin". Aucune modification n'est apportée.

Saint-Germain d'Auxerre : il serait passé à Argentan en 435 où il aurait opéré divers miracles et de nombreuses conversions à la foi. Pour lui rendre hommage, les habitants d'Argentan donnèrent plus tard son nom à l'église qui était en construction.



La rue Paul-Boschet

La rue Paul-Boschet

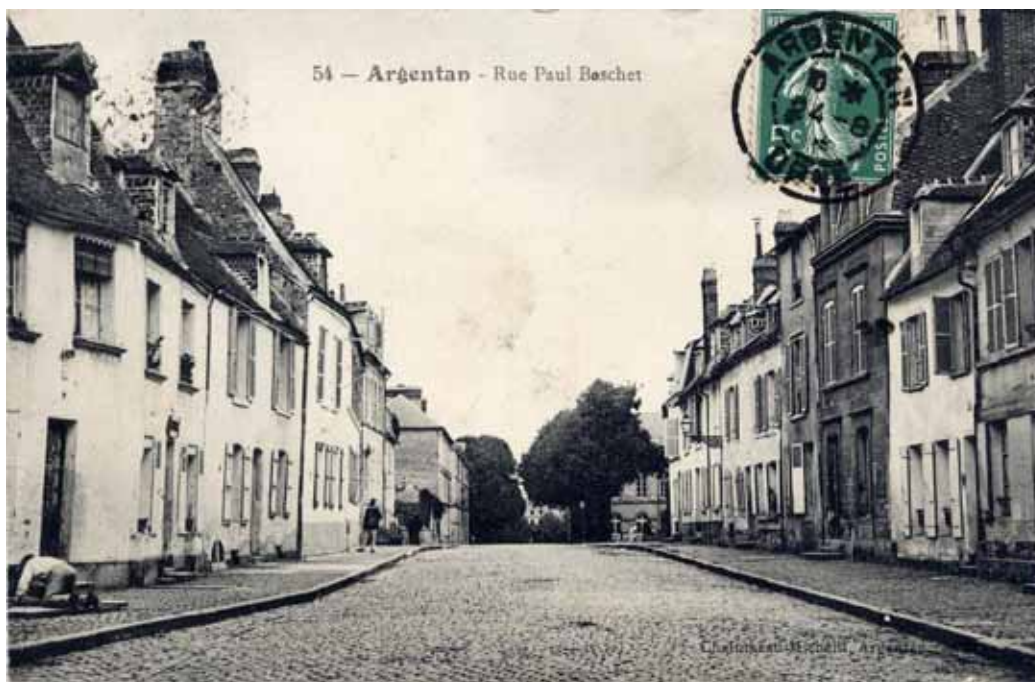
De la place du Docteur-Couinaud à la rue Aristide-Briand.

Elle n'est, jusqu'au XVII^e siècle, qu'un petit passage entre la rue Saint-Thomas et le couvent des Dominicains. Cette étroitesse et sa direction lui valent le nom de "venelle au prêcheur", les Dominicains étant voués à la prédication. Selon les plans de 1693, 1755 et 1827, cette rue porte le nom de "Grande Rue". De fait, elle a été très élargie depuis la période médiévale.

Elle est dénommée le 16 avril 1907 par décision du conseil municipal pour devenir "rue Paul-Boschet".

Paul-Théodore Boschet (1844-1907) :

- *Avocat, conseiller général de l'Orne.
- *Élu conseiller municipal, puis adjoint en 1878.
- *Plusieurs fois maire provisoire de 1878 à 1884.
- *Élu maire le 18 mai 1884.
- *Nommé Chevalier de la Légion d'honneur et décoré à Argentan le 25 juillet 1897.
- *Meurt dans l'exercice de ses fonctions le 25 mars 1907.



La place du Docteur-Couinaud

Selon les plans de 1816 et 1877, la mairie se trouve à l'emplacement de l'actuelle Caisse d'Épargne.

Les plans de 1693, 1748 et 1755 montrent que le couvent des Jacobins se situe sur cette place. L'établissement religieux est plus tard converti en caserne (plan de 1816), pour enfin être détruit et remplacé par l'actuel Hôtel de Ville (la première pierre fut posée le 27 mai 1826). Cette nouvelle place apparaît pour la première fois sur le plan de 1843.

La place de l'Hôtel de Ville est dénommée "place du Docteur- Couinaud" par décision du conseil municipal du 11 décembre 1967.

Joseph-Pierre Couinaud (1891-1967) : Il est chirurgien des hôpitaux de Paris. Il devient sénateur puis député de l'Orne. Le 9 mai 1953, il succède à Guy Deverre en tant que maire d'Argentan. Il annonce sa démission le 12 avril 1961. Il est l'un des principaux artisans de la reconstruction et de l'expansion de la ville



La rue du Paty

De la place Mahé à la rue du 104ème R.I. et la route d'Almenêches.

Avant 1693, la rue apparaît sous le nom de "rue d'entre les deux pastis", pâturages qu'elle permet de desservir.

L'orthographe du mot change plusieurs fois au fil du temps :

- *sur le plan de 1693 : "pasti".
- *sur le plan de 1755 : "pastis".
- *sur le plan de 1816 : "pâti".
- *sur le plan de 1827 : "pâty".
- *et enfin sur le plan de 1943 : "paty".

En ancien français, le mot "pâtis" désigne un lieu où l'on emmène paître des bestiaux.

La dénomination de la rue du Paty ne change pas malgré une proposition de modification faite dans une délibération du 21 mai 1901.

Charles Hérembert du Paty (1605-1693) : Il était poète-historien, docteur aux lois et avocat à Argentan. Cette famille aurait possédé, selon le plan de 1755, une grande partie des maisons, jardins, herbages et terres labourables du "canton du pastis".



La rue Aristide-Briand

De la rue de la Poterie à la place des Trois-Croix.

Cette rue est, tout au long de l'époque médiévale, baptisée du nom de l'Hôtel-Dieu qui la borde : rue Saint-Thomas. Il existe alors des variations à ce nom comme, par exemple, "rue qui va de Saint-Thomas à la ville". L'appellation de "rue Saint-Thomas" se retrouve sur le plan de 1693. En 1748, elle est désignée comme la "longue rue Saint-Thomas".

Par la suite, cette rue a eu plusieurs appellations :

*Coupée en deux, elle devient rue Saint-Thomas ou rue Croix Verte d'un côté et rue des Trois-Croix de l'autre.

*Pendant la période révolutionnaire, elle est dénommée rue de Paris.

*Puis, elle est scindée pour la deuxième fois en deux parties : rue Saint-Thomas et rue de Paris (plan de 1827).

C'est en 1932 que la rue est dénommée "rue Aristide-Briand". Ce changement est décidé par le conseil municipal afin d'honorer ce grand pacifiste.

Aristide Briand (1862-1932) : Homme d'État français, 23 fois ministre et 11 fois président du Conseil, il est récompensé par le Prix Nobel de la paix en 1926.



La rue des Vieilles Halles

De la rue de la Poterie à la rue Aristide-Briand.

Aucune rue n'existe à cet endroit avant 1520, date de l'implantation de halles neuves. Un pâté d'immeubles étroits est détruit pour établir ce nouveau lieu de commercialisation des artisanats argentanais. Les halles, auparavant installées dans l'enceinte urbaine près de la tour Marguerite, se trouvaient à l'étroit.

Elle est plusieurs fois dénommée :

*de 1693 à 1755 : rue des Halles.

*de 1816 à 1827 : place des Halles.

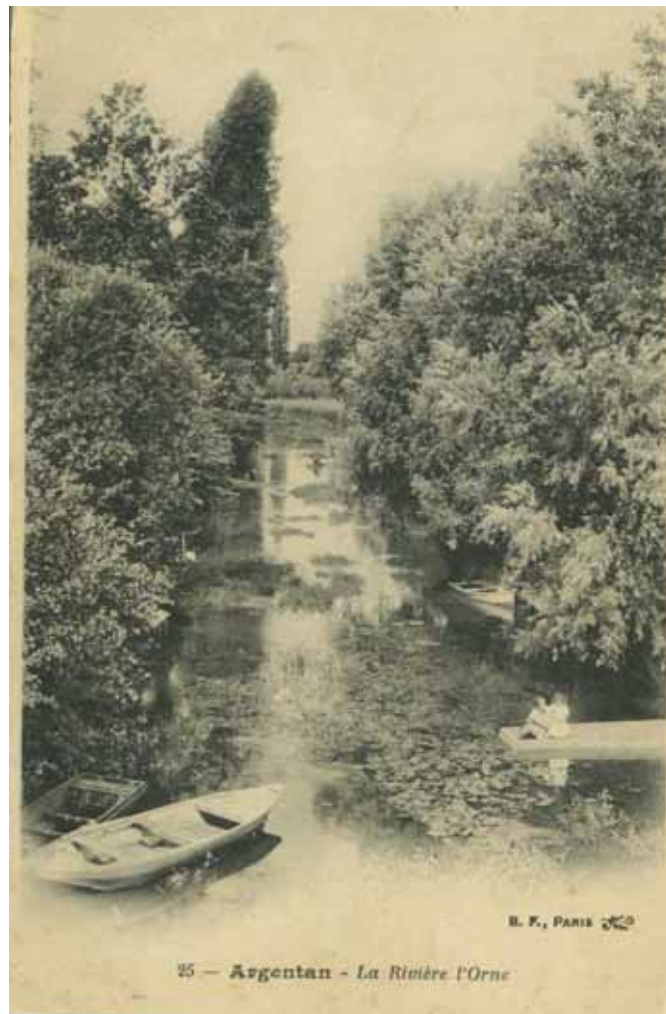
*1843 : rue des Anciennes Halles.

*1943 : rue des Vieilles Halles.

Autrefois, d'anciennes halles occupaient la partie centrale de la rue. Ces halles, construites au cours du XVI^e siècle, sont démolies vers 1820.

C'est au 19-21 place des Vieilles Halles que se trouve l'hôtel particulier du Moulin de la Bretèche. On lui aurait attribué le nom de "manoir", habitation urbaine confortable, dotée de bâtiments de logement et utilitaires. La demeure est devenue la propriété de Charles Gautier de Chiffreville au début du XVIII^e siècle. La famille du Moulin de Fontenelle puis celle du Moulin de la Bretèche en ont ensuite hérité.





Aunou-le-Faucon
Bailleul
Fontenai-sur-Orne
Juvigny-sur-Orne
Marcei
Sai
Saint-Christophe-le Jajolet
Saint-Loyer-des Champs
Sarceaux
Sévigny

Aunou-le-Faucon

Le village dépend du canton d'Argentan-est et sa superficie est de 669 hectares.

Les habitants sont appelés "les Aunouais". En 1865, on compte 317 habitants et en 2007, 264.

L'origine du toponyme vient du latin "Aulus", lieu planté d'arbres, et du nom du seigneur Foulques d'Aunou, compagnon de Guillaume le Conquérant. Au XI^e siècle, le village porte le nom d'Aunou le Foulques. Il faut attendre le XVII^e siècle pour voir la forme moderne du déterminatif de Faucon apparaître.

Son patrimoine :

L'église Saint-Cyr et Sainte-Julitte : C'est un édifice qui remonte au Moyen Âge. Son originalité provient du chœur de l'église avec un décor de style italien peint de faux marbres et rythmé de pilastres, réalisé dans les années 1740.

Château du XIV^e appelé aussi "La Tour aux Anglais" : C'est le bâtiment privé le plus ancien de l'Orne. Il a été construit par Pierre II, comte d'Alençon.

Le nom de "Tour aux Anglais" proviendrait de son occupation par les Anglais pendant la guerre de Cent Ans. Plusieurs constructions voient le jour comme la tour et ses dépendances, le moulin, le pigeonnier et la chapelle. Aujourd'hui, seuls le moulin et la tour sont encore visibles. Le château devient un bien national en 1811. Il est employé comme grange et étable jusqu'en 1992, date à laquelle des travaux de restauration sont entrepris.



Le village fait partie du canton de Trun et sa superficie est de 1667 hectares.

Les habitants sont appelés "les Bailleulais". En 1865, on compte 784 habitants et en 1999, 603.

En 1113, la commune se nomme Baillol. Par la suite, elle se voit attribuer le nom de Bailleul en rapport avec une illustre famille du nom de Bailleul qui est originaire de Normandie. Son fondateur, Gui de Bailleul, fut compagnon de Guillaume le Conquérant et Jean 1er de Bailleul s'illustra par la fondation du collège d'Oxford, en Angleterre. En 1299, Jean de Baillol dut renoncer à son fief d'Écosse et se retira à Bailleul, terre de ses ancêtres.

Son patrimoine :

L'église Saint-Martin : C'est un édifice des XV^e et XVI^e siècles. On y remarque un clocher carré avec une toiture en pyramide. L'intérieur se compose d'une nef avec des fenêtres en tiers-point, des autels en bois peints datant de la fin du XVIII^e siècle, des statues et un tableau de "l'Education de la Vierge".

La motte fossoyée avec basse-cour : C'est sur cette motte que l'église a été construite.

Le château du Moncel : Le domaine du Moncel se situe sur les hauteurs de Bailleul. La construction du château daterait certainement du début du XIX^e siècle puisque les documents antérieurs à l'occupation des lieux par la Comtesse de Noirville (1811) ne font référence qu'à une maison ou demeure. Entre les deux guerres, une partie du château sert de centre aéré pour les enfants d'Argentan. Il est démoli après-guerre et ses pierres servent à la reconstruction d'Argentan. La restauration du domaine ne débutera qu'à partir de 1962 avec la venue d'un nouveau propriétaire.



Bailleul repose aussi sur deux sites pittoresques :

La Vallée du Meillon avec ses gorges.

Les Vaux d'Obin où se situent la pierre aux "Pas de Boeufs" (empreintes de fossiles) et la grotte appelée "la Calotte rouge".

Fontenai-sur-Orne

Le village fait partie du canton d'Argentan-ouest et sa superficie est de 651 hectares.

Les habitants sont appelés "les Fontenaisiens". En 1865, on compte 344 habitants et en 1999, 277.

Dans les années 1188-1201, la commune porte le nom de Fontanetum, qui veut dire fontaine ou source. Ce nom est lié à son emplacement proche de l'Orne et à ses nombreuses sources. En 1400, le nom change pour devenir Fonteney. Il se transforme en Fontenay en 1790, pour enfin devenir en 1808, Fontenay-sur-Orne.

Son patrimoine :

L'église Saint-Martin : C'est un édifice d'époque classique, remanié à plusieurs reprises et qui a été entièrement rénové. On y remarque un portail datant du XVI^e siècle et un clocheton avec une petite flèche octogonale. À l'intérieur de l'édifice, on peut remarquer un retable en pierre de style Louis XIII, un bénitier du XVIII^e siècle ainsi que des statues de la Vierge et de sainte Radegonde, également du XVIII^e siècle.

Le moulin-de-Fontenai : Il aurait au moins huit cents ans d'existence. Au début du XX^e siècle, le moulin, compte tenu de son importance, est le cinquième du département de l'Orne.



Juvigny-sur-Orne

Le village fait partie du canton d'Argentan-est et sa superficie est de 330 hectares.

Les habitants sont appelés "les Juvignasiens". En 1865, on compte 344 habitants et en 2008, 104.

En 1148, la commune se nomme Juvigneium. Traduit dans la langue française, il devient Juvigné (1316). Le nom de Juvigni signifie "le domaine de Jovinius", ce qui pourrait faire penser à l'existence d'un habitat antérieur à l'occupation romaine.

Son patrimoine :

L'église Notre-Dame de la Nativité : C'est un petit édifice du XVII^e siècle composé d'une massive tour carrée du XIII^e siècle au nord-ouest de la nef et d'une voûte en lambris. L'intérieur comporte du mobilier et des statues du XVII^e et XVIII^e siècles. Quant à la cloche, elle est signalée en 1756 et porte le doux nom de Marguerite.

Le prieuré de Saint-Thibault : C'est une habitation prieurale avec une porte à pilastres et vantaux du XIV^e siècle.



Marcei Marcei

Le village dépend du canton de Mortrée et sa superficie est de 1059 hectares.

Les habitants sont appelés "les Marcéens". En 1865, on compte 384 habitants et en 1999, 205.

À l'origine, Marcei pourrait provenir du nom de Marcius, orthographié aussi Martius, nom de lieu couramment utilisé en Gaule.

Son patrimoine :

L'église Saint-Ouen : Elle daterait de l'époque romane comme le signalent les rangées de pierres positionnées en arête de poisson sur un mur de la nef. À l'extérieur, on remarque une tour carrée très massive du XIII^e siècle composée d'un toit en bâtière avec rampants. À l'intérieur, on peut voir un maître-autel du XVIII^e siècle, des statues en pierre notamment une Vierge à l'Enfant et un saint Ouen datant du XVI^e siècle.

Le manoir de la Baronnie (ou logis baronniaux) : Il se situe à proximité de l'église.



Le village fait partie du canton d'Argentan-est et sa superficie est de 504 hectares.

Les habitants sont appelés "les Saiëns". En 1865, on compte 299 habitants et en 1999, 230.

La commune se nomme Saium en 1086. Le nom change pour devenir Say. Son orthographe restera inchangée jusqu'au début du XX^e siècle.

Au XI^e siècle, le fief de Sai est possédé par Robert Pico de Sai, compagnon de Guillaume le Conquérant. Au XIII^e siècle, le domaine appartient à trois maréchaux de France qui sont Henri Clément dit "le petit maréchal", son fils Jean Clément et son petit-fils Henri II Clément.

Son patrimoine :

L'église Saint-Martin : C'est un édifice datant des XVII^e et XVIII^e siècles. Elle est dotée d'une tour hexagonale du XVIII^e siècle qui se termine en dôme. On remarque à l'intérieur des statues en pierre repeinte datant du XVII^e siècle comme le retable. L'église s'orne également d'un grand autel avec un coffre en bois sur lequel est sculpté un médaillon de la Nativité ainsi que d'autres autels de même style et en pierre. On observe aussi des fonts baptismaux décorés de godrons (ornement en relief ou en creux, de forme ovale allongée) du XVII^e siècle.

Château du XIX^e siècle : Il se situe à l'emplacement d'un fort médiéval qui était appelé "le Ronceray".



Saint-Christophe-Le-Jajolet

Le village fait partie du canton de Mortrée et sa superficie est de 1207hectares.

Les habitants sont appelés "les Jajoléens". En 1865, on compte 346 habitants et en 1999, 236.

Dès la fin du XII^e siècle, la commune porte le nom de saint Christophe. L'église de ce village est devenue le centre d'un pèlerinage à saint Christophe, patron des automobilistes, des aviateurs, des sportifs et des voyageurs.

Son patrimoine :

L'église du XIX^e siècle :

On remarque de chaque côté de l'entrée, les représentations de Saint-Christophe veillant sur les occupants d'une automobile et d'un avion. La croix de procession en argent repoussé est un beau travail espagnol du XV^e siècle. D'un côté, figure le Christ et quatre anges, au-dessus la Vierge et Saint-Jean.



Le verso représente Dieu le Père et les quatre évangélistes.

À l'extérieur, un petit clocher avec sa toiture en pyramide couronne l'édifice.

Le château de Sassy : Il remonte à 1760. Les travaux sont interrompus pendant la Révolution et ne reprennent qu'en 1817 sous la direction du marquis d'Ommy. Le château devient la propriété du chancelier Pasquier en 1850. C'est un homme d'État qui a joué un rôle important sous l'Empire et le règne de Louis-Philippe.

Le corps du château domine trois étages de terrasses et de beaux parterres de broderies à la française, le tout formant la perspective du paysage.

La longue aile en équerre qui sépare la cour d'honneur des écuries a été ajoutée au début du XX^e siècle. À l'intérieur des deux salons sont exposés du mobilier et des tapisseries du XVII^e siècle. Quant à la bibliothèque, elle renferme une importante collection d'éditions d'oeuvres classiques et modernes.

On peut voir, dans le parc du château de Sassy, la chapelle Saint-Sauveur datant du XIX^e siècle avec son très beau retable en bois du XVI^e siècle.

Saint-Loyer-des-Champs

Le village fait partie du canton de Mortrée et sa superficie est de 1029 hectares.

Les habitants sont appelés "les Lotharingiens". En 1865, on compte 286 habitants et en 1999, 349.

La commune porte le nom de "Saint-Loyer-des-Champs" depuis 1201. Auparavant, elle se nommait "Saint-Martin-des-Brousses". C'est en hommage à saint Loyer, évêque de Sées, que son appellation change. En effet, cet homme d'église se retira en ce lieu jusqu'en 756, date de sa mort.

Son patrimoine :

L'église : C'est un édifice des XV^e et XVI^e siècles qui a été remanié à l'époque classique. L'intérieur comporte un grand autel orné de rinceaux et de panneaux sculptés et de son retable à quatre colonnes avec au centre un tableau de saint Loyer datant du XVII^e siècle. On remarque également un grand lutrin en pierre du XVII^e siècle et sur les côtés, des statues en pierre de saint Loyer et de sainte Anne (Education de la Vierge). À l'extérieur, on peut voir un puissant clocher du XV^e ou XVI^e siècle avec sa toiture en double bâtière surmontée d'un clocheton.

La chapelle Saint-Loyer : Elle se situe près de l'église et conserve le tombeau de saint Loyer. Il se présente sous la forme d'un sarcophage à toit imitant la tuile, avec des ouvertures pour toucher les reliques datant du XII^e ou XIII^e siècle. On peut voir un petit autel classique ainsi que plusieurs statues en pierre peinte.

Ruines de la chapelle Saint-Nicolas de Tercé : Elle est d'origine romane, avec des fenêtres datant des XII^e et XVI^e siècles. Aujourd'hui, il ne reste que les murs et une pierre d'autel du XVI^e siècle. Autrefois, elle était le centre paroissial qui, par la suite, a été transféré à l'église de Saint-Loyer.



Le village appartient au canton d'Argentan-ouest et sa superficie est de 1077 hectares.

Les habitants sont appelés "les Sarcelliens". En 1865, on compte 351 habitants et en 1999, 845.

On trouve la mention "Sarcelli" dès le XII^e siècle.

Son patrimoine :

L'église Saint-Martin : C'est un édifice datant du XVII^e siècle qui possède un ensemble de trois retables en pierre naturelle de 1684 classés Monument Historique, ainsi qu'une poutre de gloire avec des statues du Christ, de la Vierge et de saint Jean, toutes trois datant du XVII^e siècle.

La chapelle Saint-Marc de Grogny (aujourd'hui désaffectée) : Elle date du XVII^e siècle. C'est un édifice assez simple avec une niche à statue au-dessus de l'entrée.

La chapelle Saint-Jacques le Mineur (aujourd'hui désaffectée) : Elle se trouve au manoir du Petit Bézion et date du XVII^e siècle. Elle est encastrée dans les bâtiments.

Le tumulus de la "Butte du Hou" : L'origine du tumulus est expliquée par une légende. Il serait le résultat du travail d'un géant à la force prodigieuse qui, désireux d'honorer trois éminents personnages morts en bons citoyens, prit, là où se trouve maintenant la mare de Grogny, une poignée de terre et exhaussa la tombe qu'on venait de refermer. La terre lancée par ce géant forma une petite butte que l'on nomma la "Butte du Hou".



Sévigny

Le village fait partie du canton d'Argentan-est et sa superficie est de 767 hectares.

Les habitants sont appelés "les Sévignaciens". En 1865, on compte 270 habitants et en 1999, 352.

La tradition veut que l'étymologie de Sévigny vienne du mot "sep de vigne" ou "sepvigni". En effet, à une époque lointaine, la vigne y aurait été cultivée sur une surface plus importante que dans les communes voisines du fait de ses pentes exposées plein sud. La production de vin dans la région est toutefois abandonnée dès le XVII^e siècle pour être supplantée par le cidre doux ou amer des pommiers.

En 1249, on trouve la mention "Survigneum" pour désigner le village.



Son patrimoine :

L'église Saint-Laurent : La fondation de l'édifice remonterait à 1680 comme en témoigne son inscription sur le sommet de la chape de plomb du vieux clocher (remplacé en 1875). On peut encore distinguer quelques vestiges de maçonnerie en arête de poisson à l'extérieur du bâtiment, attestant de l'époque romane. L'intérieur de l'église renferme un grand autel à coffre du XIX^e siècle, un tabernacle du XVII^e siècle, lui-même appuyé sur un retable majestueux du XVIII^e siècle. On peut également admirer le tableau de la Résurrection à côté duquel se tiennent les statues de saint Pierre et sainte Claire. Les dalles du choeur et de la nef présentent un certain nombre de pierres tumulaires dont les inscriptions sont encore, pour la plupart, intactes. C'est le cas pour celle de messire François d'Aumont et celle de messire Charles de Gautier.

Autrefois, la paroisse de Sévigny possédait deux chapelles particulières, celle de Chiffreville et celle de Bellegarde.

La chapelle de Chiffreville : Elle daterait du XVI^e siècle (selon Victor des Diguères). Elle fut certainement, à l'origine, l'église paroissiale de Sévigny car elle devait servir aux habitants du village de Chiffreville qui était le plus peuplé de la commune. Aujourd'hui, il ne reste plus rien de la chapelle qui a été détruite en 1944 après le départ des Allemands.

La chapelle de Bellegarde : Son édification remonte vers 1749 pour permettre de régler le problème de l'éloignement du bourg. Elle était à la charge du seigneur de Bellegarde de l'époque, messire Pierre du Moulin. Elle est détruite vers 1865.

BIBLIOGRAPHIES

Eglise Saint-Germain

- Saint-Germain d'Argentan (diocèse de Séez) : histoire d'une paroisse catholique pendant les trois derniers siècles / par M. l'Abbé E. Laurent,...- Argentan : Impr. de Barbier, 1859.- III-573 p. ; 16 cm.
- L'Église Saint-Germain d'Argentan : sa description à l'extérieur et à l'intérieur, historique de sa construction, ses cloches depuis le XIV^e siècle / H. Antoine.- Argentan : Langlois, 1913.- 88 p. : ill. en noir ; 23 cm.
- Saint-Germain d'Argentan, 40 ans de restauration / Odile Tetu, In : Action culturelle en Basse-Normandie : bulletin de liaison de la Direction Régionale des Affaires Culturelles, n° 107, janvier 1988, p. 10-15.- Caen : Direction régionale des Affaires culturelles de Basse-Normandie, 1988.
- Église Saint-Germain : Argentan / [Direction régionale des Affaires culturelles de Basse-Normandie, sous la dir. de Jean-Louis Ribourel,... réd. par Marie-Hélène Since].- Caen : Direction régionale des Affaires culturelles de Basse-Normandie, 1990.- 16 p. : ill. en noir et blanc ; 30 cm.
- Argentan : Église Saint-Germain / Yves Bottineau-Fuchs, In : Architecture normande au Moyen Age. Tome 2, Les Etapes de la création, p. 218-226 / études publiées sous la dir. de Maylis Baylé, Office Universitaire d'Etudes Normandes.- Condé-sur-Noireau : C. Corlet ; Caen : Presses Universitaires de Caen, 1997.- 414 p. : ill. en noir et en coul. ; 30 cm.- ISBN 2-85480-766-9
- Argentan : l'église saint-Germain / Marie-Hélène Since, In : L'Architecture de la Renaissance en Normandie. II, Voyage à travers la Normandie du XVI^e siècle, p. 379-383 / études publ. sous la dir. de Bernard Beck, Pierre Bouet, Claire Etienne et Isabelle Lettéron.- Caen : Presses Universitaires de Caen ; Condé-sur-Noireau (Calvados) : C. Corlet, 2003.- 473 p. : ill. ; 31 cm.- ISBN 2-84706-145-2 (C. Corlet) - ISBN 2-84133-196-2 (PUC)

L'Âne du pilier de l'église Saint-Germain

- PA : 1954, 58
- Argentan : figures et choses du passé (2e série) / Xavier Rousseau,... - Argentan : Ed. du Pays d'Argentan, [s.d.] (La Ferté-Macé : Impr. Dissler).- 148 p. : ill. ; 23 cm.- p. 121 et suiv.
- Eglise Saint-Germain : Argentan / [Direction régionale des Affaires culturelles de Basse-Normandie, sous la dir. de Jean-Louis Ribourel,... réd. par Marie-Hélène Since].- Caen : Direction régionale des Affaires culturelles de Basse-Normandie, 1990.- 16 p. : ill. en noir et blanc ; 30 cm.
- L'Église Saint-Germain d'Argentan : sa description à l'extérieur et à l'intérieur, historique de sa construction, ses cloches depuis le XIV^e siècle / H. Antoine.- Argentan : Langlois, 1913.- 88 p. : ill. en noir ; 23 cm.

Eglise Saint-Martin

- Notice historique et archéologique sur l'église Saint-Martin d'Argentan.- Caen : Impr. de Delos, 1856.- 24 p. ; 22 cm.
- Etude sur la question de Saint-Martin d'Argentan.- Argentan : Impr. du Journal de l'Orne, 1884.- 31 p. ; 24 cm.
- À la fabrique de St-Germain un pauvre de Saint-Martin.- Argentan : Impr. P. Cagnant, 1884.- 8 p. ; 23 cm.
- L'Église de Saint-Martin d'Argentan / L'abbé L. Hommey, In : Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne, tome XVII, 1898, p. 5-32, 146-188, 270-304.- Alençon : E. Renaut de Broise, 1898.- 535 p. ; 24 cm.
- Argentan : église Saint-Martin / Maylis Baylé, In : Architecture normande au Moyen Age. Tome 2, Les Etapes de la création, p. 227-229 / études publiées sous la dir. de Maylis Baylé, Office Universitaire d'Etudes Normandes.- Condé-sur-Noireau : C. Corlet ; Caen : Presses Universitaires de Caen, 1997.- 414 p. : ill. en noir et en coul. ; 30 cm.

Le Palais de Justice et la Chapelle Saint-Nicolas

- Histoire d'Argentan et de ses environs / Jean-Alexandre Germain.- Caen : Impr. de Ch. Woinez, 1843.- 459 p. ; 24 cm.
- Le Département de l'Orne archéologique et pittoresque / par MM. Léon de La Siciotière et Auguste Poulet-Malassis, et par une Société d'antiquaires et d'archéologues.- L'Aigle : J.-F. Beuzelin, 1845.- XXII-304 p. : [102] pl. lithograv. ; 46x33 cm.
- Histoire d'Argentan / Louis Barbay ; préf. de M.H. Tournouër.- Argentan : Lejeune, 1922.- 246 p. ; 18 cm+2 cartes.
- Les Châteaux de l'apanage d'Alençon (1350-1450) : volonté politique, importations architecturales, économie de construction / Isabelle Chave.- Alençon : Société Historique et Archéologique de l'Orne, 2003.- 527 p. : ill. en noir et en coul. ; 24 cm.- (Société historique et archéologique de l'Orne. Mémoires et documents ; 4).
- Argentan : figures et choses du passé (1re série) / Xavier Rousseau,... ; ill. de Mme Legrand, P. Loupie, P. Pelluard [et al.].- Argentan : Impr. Follope : Ed. du Pays d'Argentan, 1940.- 239 p. ; 21 cm.
- La chapelle Saint-Nicolas, In : Argentan Magazine, n° 16, décembre 1993, p.16-17

L'Hôtel de ville et le Champ de foire

- Argentan, 50ème anniversaire de l'Hôtel de Ville : Exposition du 10 au 29 septembre 2007, Hôtel de Ville d'Argentan, Salle du Conseil.- Archives municipales, 2007.
- L'Hôtel de Ville, In : Argentan Magazine, n° 18, juin 1994, p. 16-17.
- Le Vieil Argentan : ses rues, ses fortifications, ses monuments et ses juridictions / Eugène Vimont.- Argentan : Journal de l'Orne, 1889.- 224 p. ; 15 cm.
- Histoire d'Argentan et de ses environs / Jean-Alexandre Germain.- Caen : Impr. de Ch. Woinez, 1843.- 459 p. ; 24 cm.

La Tour Marguerite

- Histoire d'Argentan et de ses environs / Jean-Alexandre Germain.- Caen : Impr. de Ch. Woinez, 1843.- 459 p. ; 24 cm.- p.140.
- Histoire d'Argentan / Louis Barbay ; préf. de M.H. Tournouër.- Argentan : Lejeune, 1922.- 246 p. ; 18 cm + 2 cartes.- p. 182.
- Argentan Magazine, n° 15, octobre 1993

La Colonne des Trois-Croix

- Argentan : figures et choses du passé (1re série) / Xavier Rousseau,... ; ill. de Mme Legrand, P. Loupie, P. Pelluard [et al.].- Argentan : Impr. Follope : Ed. du Pays d'Argentan, 1940.- 239 p. ; 21 cm.- p. 130-134.
- Le Vieil Argentan : ses rues, ses fortifications, ses monuments et ses juridictions / Eugène Vimont.- Argentan : Journal de l'Orne, 1889.- 224 p. ; 15 cm.- p. 16, 68.
- Argentan Magazine, n° 12, octobre 1992.

Le Cadran Lérot

- PA : 1934, 195 ; 1935, 2 ; 1937, 160 bis (dessin) ; 1949, 9
- Argentan : figures et choses du passé (1re série) / Xavier Rousseau,... - Argentan : Impr. Follope : Ed. du Pays d'Argentan, 1940.- 239 p. ; 21 cm.- p. 215 et suiv.
- Argentan Magazine, n° 22, juillet 1995.

Le Monument aux morts

- Histoire d'Argentan / Louis Barbay ; préf. de M.H. Tournouër.- Argentan : Lejeune, 1922.- p. 227.

Le Monument Mézeray

- Inauguration du monument érigé en l'honneur des frères Eudes / A. Charma, In : Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie. Tome IV : 7e année, 2e et 3e trimestres, avril, mai et juin ; juillet, août et septembre 1866, p. 244-246.- Paris : Derache ; Caen : F. Le Blanc-Hardel, 1866.- p. 116-246 ; 23 cm.
- Discours prononcé pour l'inauguration du monument de Mézeray à Argentan / Gustave Levavasseur.- Alençon : E. Renaut de Broise, 1866.- 15 p. ; 22 cm.
- La Navrante aventure du Monument Mézeray, à Argentan / Xavier Rousseau, In : Le Pays d'Argentan, n° 144, décembre 1966, pp. 199-215.- La Ferté-Macé : G. Dissler, 1966.

Le Buste de Gustave Levavasseur

- Gustave Le Vavasseur (1819-1896) / Xavier Rousseau, p.59-60, In : *Le Pays d'Argentan*, n° 3, septembre 1954.- La Ferté-Macé : G. Dissler, 1954.
- Discours prononcé à Argentan le 20 octobre 1898 à l'inauguration du buste de M. Gustave Le Vavasseur / Albert Christophe.- La Ferté Macé : H. Fenard, [1898].- 18 p. ; 22 cm.
- Gustave Levavasseur : bibliographie de ses oeuvres : 1840-1896 / Comte G. de Contades.- Alençon : E. Renaut de Broise, 1898.- 63 p. : portr. ; 25 cm.
- Centenaire de Gustave Le Vavasseur à Argentan : séance extraordinaire du 23 octobre 1919 / présidence de M.H. Tournouër, Président, p. 29-102, In : Société historique et archéologique de l'Orne, t. XXXIX, 1920. Etudes, discours et poésies lus à Argentan les 19 et 20 octobre 1898.

L'Abbaye des Bénédictines

- Argentan Magazine, n° 19, octobre 1994 ; n° 17, mars 1994.
- Abbayes et prieurés de Normandie : abbaye Notre-Dame d'Almenèches-Argentan / Dom G-M. Oury.- Rouen : CRDP de Rouen, 1979.- 48 p. : ill. ; 21 cm.- (Année des Abbayes normandes ; 8).
- L'Abbaye d'Almenèches-Argentan et Sainte Opportune, sa vie et son culte / Sous la dir. de Dom Y. Chaussy ; préf. de Mgr A. Pioger,...- Paris : P. Lethielleux, 1970.- 480 p. : ill. ; 24 cm.- (Bibliothèque d'histoire et d'archéologie chrétiennes).
- Mémoire sur la translation du Siècle de l'Abbaye royale d'Almenèches, Diocèse de Sées en Normandie, en son Annexe en la Ville d'Argentan, faite par ordre du Roy en Août & Septembre 1736.- A Evreux : [chez] Jean Malassis..., 1739.- 93 p. ; 4°.
- Duval, *Inventaire sommaire des Archives départementales de l'Orne antérieures à 1790. Archives ecclésiastiques, série H*, tome 3, 1899.
- Leboulanger, *L'église abbatiale des Bénédictines d'Argentan. Ses décorations*, Argentan, Langlois, 1924, 8 p.
- Leboulanger, *Vie ébrégée de Sainte Opportune*, Argentan, Langlois, [s.d], 23 p.

La Dentelle

- Dentelle d'Argentan / Abbé J. Leboulanger.- Argentan : Langlois, 1908.- 44 p. ; 22 cm.
- Cinquantenaire de l'école dentellière d'Argentan : 1874-1924.- Argentan : Langlois, 1924.- 15 p. ; 19 cm.
- Le Point et l'école dentellière d'Argentan : conférence faite à Argentan, au Congrès de l'"Association normande", le 7 août 1924 / l'abbé Leboulanger.- Caen : A. Mouville, 1925.- 30 p. ; 22 cm.
- L'Histoire du point d'Argentan / texte Mick Fouriscot ; ill. Christophe Styczynski ; préf. François Doubin.- Paris : D. Carpentier, 1997.- 31 p. : ill. en noir et en coul. ; 29 cm.- (Patrimoine et savoir-faire).- ISBN 2-84167-091-0
- Le "Point de France" à Argentan aux XVII^e et XVIII^e siècles / Gérard Kempf, In : *Le Pays d'Argentan*, n° 31, septembre 1997.
- Patrimoine normand, n° 31, 01/02/2000
- « Le monastère des bénédictines et la dentelle au point d'Argentan », *Annuaire Normand*, 1979, p. 26-28.
- Fournée (J.), *La dentelle en Normandie*, Cahiers Léopold, tome XXII, n° unique 1982-1983, p. 39-46.
- Laprade (L.), *Le point de France et les centres dentelliers au XVII^e et au XVIII^e s.*, Paris, Lucien Laveur, 1905, 395 p.

Le Musée municipal

- Le Musée Municipal de la ville d'Argentan / [le conservateur, J. Lecompte].- Argentan : Impr. des Trois cantons, 1941.- Non paginé ; 21 cm.
- Pays d'Argentan, 1936, p. 178-179.
- Le Musée d'Argentan : Qu'est devenu le musée sinistré ? / Cte Du Mesnil Du Buisson.- Ouest France, 1952-1953.
- Joseph, Louis, Henri Lecompte : conservateur du Musée d'Argentan / Mme Honte, In *Le Pays d'Argentan*, n° 9, mars 1992.

Le Théâtre

- Argentan. Tome 2 / Bernard Morel.- Joué-les-Tours (Indre-et-Loire) : A. Sutton, 1996.- 128 p. : ill. en noir ; 24 cm.- (Mémoire en images).
- Maurice Bizet, témoin de son temps / Interview de Michel Lefevre.- Le Pays d'Argentan, n° 58, 22 juin 2004.

Les Etablissements hospitaliers

- Histoire d'Argentan et de ses environs / Jean-Alexandre Germain.- Caen : Impr. de Ch. Woinez, 1843.- 459 p. ; 24 cm.
- L'Hôtel-Dieu Saint-Thomas d'Argentan des origines à la veille de la Révolution / Corinne Gibello, p. 19-31, In : *Société historique et archéologique de l'Orne*, t. CVII, n° 4, déc. 1988.
- Les Bords de l'Orne, In : *Argentan Magazine*, n° 14, juin 1993.
- Hôpital-Hospice d'Argentan : règlement pour le service intérieur.- Argentan : Impr. de Ml. Cagnant, 1868.- 15 p. ; 21 cm.

La Vie scolaire : l'éducation des filles

- Histoire d'Argentan / Eugène Vimont.- Amiens : Res Universis, 1989.- 224 p. ; 20 cm.- (Monographies des villes et villages de France).- ISBN 2-87760-113-7.
- Histoire d'Argentan / Louis Barbay.- Paris : Res Universis, 1993.- 246 p. ; 20 cm.- (Monographies des villes et villages de France).- ISBN 2-7428-0104-9.
- Argentan. 2 tomes / Bernard Morel.- Joué-les-Tours (Indre-et-Loire) : A. Sutton, 1996.- (Mémoire en images).
- Rousseau, « [Les écoles] de la Révolution à nos jours », *Le Pays d'Argentan*, 1934, p. 126-128.
- Germain, Histoire d'Argentan et de ses environs, Alençon, Impr. Bonnet, 1843.

Le Collège Mézeray

- Histoire du Collège d'Argentan / par Albert Meinadier.- Paris : Librairie générale, 1878.- 56 p. ; 23 cm.- (Monographies universitaires).
- Le Collège Mézeray d'Argentan (Orne), 1804, In : Le Pays d'Argentan, n° 1 (20), mars 1934, p. 53-192.
- Le Collège Mézeray pendant la Seconde Guerre mondiale / [Robert Dugué, Francis Antoine] ; éd. Gérard Kempf. - Le Pays d'Argentan, n° 21, mars 1995.
- Bicentenaire du Lycée Mézeray, 1804-2004 / Gérard Kempf.- Le Pays d'Argentan, n° 57, mars 2004.- ISSN 0150-0007.
- Duval, Louis, « L'instruction secondaire dans l'arrondissement d'Argentan avant l'établissement du collège communal de cette ville », Bulletin mensuel de la Société Scientifique Flammarion, 1884, tome II, p. 196-199.
- Vimont, « Les écoles et les collèges dans le Pays d'Argentan depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours », Bulletin mensuel de la Société Scientifique Flammarion, 1890, tome VIII, p. 30-42.
- Levavasseur, Gustave, « Collège d'Argentan », Annuaire des cinq départements de la Normandie, 47e année, 1880, p. 185-193.
- Leroy, Charles, « Au collège d'Argentan », Annuaire des cinq départements de la Normandie, 102e année, 1935, p. 5-27.

Le Chemin de fer

- Les Voies ferrées économiques de l'Orne, In : Chemins de fer régionaux et urbains, n° 212, 1989.- Paris : F.A.C.S., 1989.- 52 p. : ill. ; 30 cm.-
- Argentan au XIXe siècle : les origines du chemin de fer à Argentan / Jean Trublet, In : Le Pays d'Argentan, n° 1 à 4, 1990.
- Argentan / Bernard Morel.- Joué-lès-Tours (Indre-et-Loire) : A. Sutton, 1996.- 128 p. : ill. en noir ; 24 cm.- (Mémoire en images).
- Le Tramway Trun-Argentan-Carrouges, In : Le Pays d'Argentan, n° 30, juin 1997.
- Argentan - Argentan, tout le monde descend / par André Jidouard.- Argentan : Graph 2000 (Impr.), 2004.- 107 p. : ill. en n. et bl. ; 30 cm.- ISBN 2-907616-17-X
- Les Chemins de fer de l'Orne / Bernard Morel.- Luneray (Seine-Maritime) : Bertout, 2005.- 256 p. : ill., fotogr. ; 31 cm.- ISBN 2-86743-588-9
- Paris-Granville : 150 ans d'histoire / Jean-Marie Vannier.- Marigny (Manche) : Eurocibles, 2005.- 256 p. : ill. ; 22 cm.- ISBN 2-914541-35-X
- Gautier, Ch., Département de l'Orne. Géographie physique, historique, administrative, industrielle et commerciale, 1867

La Caserne Molitor et le 104^e Régiment d'Infanterie

- Le Cinquantenaire de l'aviation dans l'Orne : à Argentan 7, 8, 9, 10, 11 juin 1909 / Xavier Rousseau, p. 108-114, In : Le Pays d'Argentan, n° 113, septembre 1959.- La Ferté-Macé : G. Dissler, 1959.
- Léon Delagrangé : le "dandy volant" / Olivier Delagrangé, Yolande Delagrangé ; préf. Louis Blériot.- Clichy (Hauts-de-Seine) : Larivière, 2003.- 160 p. : ill. en noir et en coul. ; 28 cm.- (Grandes figures de l'aviation).- ISBN 978-2-914205-75-7.

Un Fleuve : l'Orne

- Histoire d'Argentan et de ses environs / Jean-Alexandre Germain.- Caen : Impr. de Ch. Woinez, 1843.- 459 p. ; 24 cm.
- Le Vieil Argentan : ses rues, ses fortifications, ses monuments et ses juridictions / Eugène Vimont.- Argentan : Journal de l'Orne, 1889.- 224 p. ; 15 cm.
- Les bords de l'Orne, In : Argentan Magazine, n° 14, juin 1993.
- Argentan / Bernard Morel (2 tomes).- Joué-lès-Tours (Indre-et-Loire) : A. Sutton, 1996.- 128 p. : ill. en noir ; 24 cm.- (Mémoire en images).- ISBN 2-910444-70-8
- Les Marchands tanneurs, bourgeois d'Argentan / Guy de la Bretèche, In : Au Pays d'Argentelles, n° 3, janvier-mars 1983, p. 161-171.
- Les Tanneurs d'autrefois, In : Le Pays d'Argentan, n° 7, septembre 1991, p. 3-5.

Les Foires et les marchés

- Argentan Magazine, n° 5, janvier 1991
- Argentan Info, n° 25, avril 1996
- Les Foires agricoles en Basse-Normandie / Pierre Brunet, Gabriel Désert.- Caen : C.Ré.C.E.T., 2000.- 72 p. : ill. en coul. ; 21 cm.- (Carnets d'ici. Patrimoine ethnologique et technique en Basse-Normandie).- ISBN 2-9508601-6-8
- L'Orne et les Ornaïes de 1880 à 1914, une presque Belle Epoque ? : recueil de documents / par Gérard Millon, avec le concours de Jean-Claude Martin ; Archives départementales de l'Orne, Service éducatif.- Alençon : Conseil Général de l'Orne, 2003.- 232 p. : ill. ; 30 cm.- ISBN 2-86061-029-4
- Argentan : figures et choses du passé (1re série) / Xavier Rousseau,... ; ill. de Mme Legrand, P. Loupie, P. Pelluard [et al.].- Argentan : Impr. Follope : Ed. du Pays d'Argentan, 1940.- 239 p. ; 21 cm.

Les Fêtes

- Enlèvement d'un ballon place de l'Hôtel de Ville à Argentan, In : La Normandie au temps des bouilleurs de cru, p. 117 / recherches et légendes J.L. Balthazar, collection de cartes postales et réalisation Claude Bailhé.- Toulouse : Milan, 1986.- 131 p. : ill. ; 21x23 cm.- (Portraits, scènes et petits métiers).- ISBN 2-86726-091-3
- Argentan / Bernard Morel (2 tomes).- Joué-lès-Tours (Indre-et-Loire) : A. Sutton, 1996.- 128 p. : ill. en noir ; 24 cm.- (Mémoire en images).- ISBN 2-910444-70-8
- Argentan : 1901-2000.- Pays d'Argentan, n° 46-47, juin et septembre 2001.
- Maurice Bizet : témoin de son temps / interview de Michel Lefevre.- Le Pays d'Argentan, n° 58, 22 juin 2004.

Léon Delagrange et les fêtes e l'aviation en 1909

- Le Cinquantenaire de l'aviation dans l'Orne : à Argentan 7, 8, 9, 10, 11 juin 1909 / Xavier Rousseau, p. 108-114, In : Le Pays d'Argentan, n° 113, septembre 1959.- La Ferté-Macé : G. Dissler, 1959.
- Léon Delagrange : le "dandy volant" / Olivier Delagrange, Yolande Delagrange ; préf. Louis Blériot.- Clichy (Hauts-de-Seine) : Larivière, 2003.- 160 p. : ill. en noir et en coul. ; 28 cm.- (Grandes figures de l'aviation).- ISBN 978-2-914205-75-7.

Les Originaux

- Argentan. Tome 2 / Bernard Morel.- Joué-lès-Tours (Indre-et-Loire) : A. Sutton, 1996.- 128 p. : ill. en noir ; 24 cm.- (Mémoire en images).- ISBN 2-910444-70-8

Balade à travers les rues d'Argentan

- Argentan. Tome 1 et 2 / Bernard Morel.- Joué-lès-Tours (Indre-et-Loire) : A. Sutton, 1996.- 128 p. : ill. en noir ; 24 cm.- (Mémoire en images).- ISBN 2-910444-70-8
- Dossier fait par Philippe Gaillard (Archives)

Les Communes de la CDC

- Sévigni ou une paroisse rurale en Normandie pendant les trois derniers siècles ; Recherche de la noblesse en 1666 dans les élections d'Argentan et de Falaise (La),... / par M. Victor Des Diguères.- Paris : Dumoulin, 1865.- 467 p. ; 22 cm. Communes de Basse-Normandie et leurs légendes (Les). Tome 1, département de l'Orne / par Edouard Colin.- Alençon : Association départementale pour l'Orne en français, 1990.- 108 p. ; 21 cm.- (Cahier de littérature traditionnelle ; 7).
- Pays d'Argentan naturellement... (Le) : guide touristique des communes du Pays d'Argentan / Alliance touristique en Pays d'Argentan.- Argentan : Atelier public, 1994.- 73 p. : ill. en coul., carte ; 21 cm.
- Dictionnaire étymologique des noms de communes de Normandie / René Lepelley.- Condé-sur-Noireau : C. Corlet : Presses Universitaires de Caen, 1993.- 278 p. ; 22 cm.
- Orne : histoire, géographie, nature, arts / Michel de La Torre.- Paris : Deslogis-Lacoste, 1990.- [80] p. : carte, couv. ill. en coul. ; 23 cm.
- Eglises de l'Orne et leurs objets d'art (Les) / abbé Jean Aubert,...- Alençon : J. Aubert, 1977.- 251 p. : ill., couv. ill. en coul. ; 25 cm.
- Le Pays d'Argentan. – Juin 2003 – N°54
- Chapelles, oratoires, statues de rues du département de l'Orne : répertoire détaillé / Abbé J. Aubert.- Laval : Ateliers Carmella, [198?].- 83 p. dactyl. : ill. ; 30 cm.

Remerciements :

- M. André JIDOUARD, l'Association Philatélique et Cartophile d'Argentan et la ville d'Argentan pour le prêt de cartes postales.
- Mme Marie-Anne MOULIN, Docteur en histoire et civilisations pour son apport et sa caution scientifique et historique.

A

Abattoirs (Les)	52
Abbaye des Bénédictines (L')	17
Âne du pilier de l'Eglise Saint-Germain (L')	3
Aristide-Briand (Rue)	84
Aunou-le-Faucon	88

B

Bailleul	89
Balade à travers les rues d'Agentan	60
Beigle (Rue du)	66
Bibliographie	98
Bibliothèque Municipale (La)	25
Buste de Gustave Levavasseur (Le)	15

C

Cadran Lérot (Le)	12
Carnot (Boulevard)	61
Caserne Molitor (La)	41
104 ^e Régiment d'Infanterie (Le)	41
Champ de foire (Le)	8
Chapelle Saint-Nicolas (La)	6
Chaussée (Rue de la)	65
Chemin de fer (Le)	38
Collège Mézeray (Le)	36
Colonne des Trois-Croix (La)	11
Costume normand (Le)	23
Croissant (Rue du)	62

D

Delagrangé, Léon	56
Dentelle (La)	20
Dinda (Rue)	76
Docteur-Couinaud (Place du)	82

E

Eglise Saint-Germain (L')	1
Eglise Saint-Martin (L')	4
Etablissements hospitaliers (Les)	29
Etienne-Panthou (Rue)	64
Eugène-Denis (Rue)	70

	PAGES
F	
Fêtes (Les)	54
Fêtes de l'aviation en 1909 (Les)	56
Foires (Les)	49
Fontenai--sur-Orne	90
Forêt Normande (Avenue de la)	72
G	
Général-de-Gaulle (Avenue du)	73
Général-Leclerc (Place du)	63
Griffon (Rue du)	69
H	
Henri IV (Place)	37
Hôtel de ville (L')	8
I	
Inondations (Les)	48
J	
Juifs (Rue aux)	75
Juvigny-sur-Orne	91
L	
Lautour-Labroise (Rue)	71
M	
Marcei	92
Marchés (Les)	49
Monument aux Morts (Le)	13
Monument Mézeray (Le)	14
Musée Municipal (Le)	27
O	
Originaux (Les)	57
Orne (L')	43
P	
Palais de justice (Le)	6
Paty (Rue du)	83
Paul-Boschet (Rue)	81
Pierre-Ozenne (Rue)	68
Poterie (Rue de la)	79

PAGES

R

Rédemptoristes (Les) 16

République (Rue de la) 77

S

Sai 93

Saint-Christophe-le-Jajolet 94

Saint-Germain (Rue) 80

Saint-Loyer-des-Champs 95

Saint-Martin (Rue) 74

Sarceaux 96

Sévigny 97

T

Théâtre (Le) 28

Tour Marguerite (La) 11

V

Vicomté (Rue de la) 79

Vie scolaire : l'éducation des filles (La) 34

Vieilles Halles (Rue des) 8

